Automne 2012
volume vii, numéro 1
8,95 $

Les Cahiers de lecture

de L'Action nationale

TANT QUE L'INDÉPENDANCE N'EST PAS FAITE...

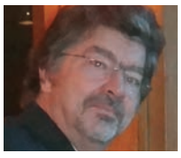
LA LITTÉRATURE, L'ÊTRE ET LE DOUTE

La pensée québécoise en essais

Automne 2012
volume vii, numéro 1

Les Cahiers de lecture

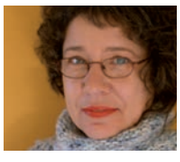
de L'Action nationale



Robert Laplante
Directeur

Lucia Ferretti
Chef de pupitre,
histoire et culture

Daniel Gomez
Chef de pupitre,
essais politiques



Josée Lacourse
Chef de pupitre,
sciences sociales

Sylvain Deschênes
Édition graphique
et coordination de la
production

Les Cahiers de lecture sont publiés par

L'Action nationale
82, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H2X 1X3

Tél. : 514-845-8533, ou 1-866-845-8533,
revue@action-nationale.qc.ca

Dépôt légal : Bibliothèque et
Archives nationales du Québec
ISSN-1911-9372

ISSN 1929-5561 (version numérique)

Membre de la SODEP

Tarifs 2011 - 3 numéros/an
(expédition et taxes comprises)

	1 an	2 ans
Abonnement	25$	45 $
Abonnement de soutien	35 $	70 $
International	45 $	85 $

Un numéro : 8,95 $

TVQ 1012563392 TPS 11901 9545

Vous pouvez vous abonner ou acheter au numéro à la boutique internet de L'Action nationale :

www.action-nationale.qc.ca

Titres recensés

Karine Prémont et Vallet Élisabeth
Petit guide des élections présidentielles américaines 5

Karine Prémont et Vallet Élisabeth
Comprendre les élections américaines 5

Gérard Hervouet, Michel Fortmann (dir.)
Les conflits dans le monde 2011 6

Pierre Saint-Arnaud
In the Land of the Free: Le paradoxe racial à travers le roman social africain-américain 7

Maggie Siggins
Marie-Anne : la vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel 8

LA LITTÉRATURE, L'ÊTRE ET LE DOUTE

Patrick Moreau
Alain Grandbois est-il un écrivain québécois ? 9

Filippo Palumbo
Saga Gnostica – Hubert Aquin et le patriote 11

Michel Biron
Le Roman québécois 13

DESSUS ET DESSOUS DU JOURNALISME

Pierre Pagé
Claude Ryan. Un éditorialiste dans le débat social 14

Claude-Jean Devirieux
Derrière l'information officielle 15

Louise Bouchard et Martin Desmeules
Minorités de langue officielle du Canada 16

Alain Lavigne
Duplessis, pièce manquante d'une Légende 17

Jeanne Millet
L'architecture des arbres des régions tempérées 18

Michel Leboeuf
Le Québec en miettes 19

Martin Roy
Une réforme dans la fidélité 21

Jean-Marc Piotte
Une amitié improbable : correspondance 1963-1972. 22

Simon Grondin
Le hockey vu du divan 23

Olga Hazan et Jean-Jacques Lavoie
Le Prophète Muhammad : Entre le mot et l'image 24

Suzanne Dion et Pascale Tremblay
Ces gens qui changent la terre 25

Sébastien Roldan
La pyramide des souffrances dans ***La joie de vivre*** de Zola 26

Marcelo Otero
L'Ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression 27

Diane Ross
Des ombres dans la tête. Affronter la démence frontotemporale 28

Monique Meloche
Profession : travailleuse sociale 29

TANT QUE L'INDÉPENDANCE N'EST PAS FAITE...

Jean-Claude Marsan
Montréal et son aménagement. Vivre la ville. Textes choisis 30

G. Paquette, A. Binette, E. Palacio-Quintin, (dir)
L'indépendance, maintenant ! Collectif des Intellectuels pour la souveraineté (IPSO) 30

Jane Jacobs
La question du séparatisme 31

Laurent Laplante
Stephen Harper le néo-Durham 32

Stéphane Gobeil
Un gouvernement de trop 33

Alain-G. Gagnon
L'âge des incertitudes 34

COLLABORATEURS

Priscyll Anctil Avoine
Étudiante à la maîtrise en Études internationales sur la paix, les conflits et le développement, Université Jaume I de Castellón, Espagne

Marise Bachand
Professeur en histoire, UQTR

Gérard Beaudet
Urbaniste émérite, professeur titulaire, Institut d'urbanisme, Université de Montréal

Philippe Boudreau
Université d'Ottawa

Françoise Bouffière
Écrivaine

Pascal Chevrette
Professeur de littérature, cégep Montmorency

Martin David-Blais
Professeur, Université Saint-Paul

Dominic Desroches
Département de philosophie, cégep Ahuntsic et Centre de recherche en éthique publique et gouvernance, Université Saint-Paul

Frédérik Farid Borel
Étudiant, UQTR

Baptiste Godrie
Doctorant en sociologie à l'Université de Montréal

Sébastien Halil
Maîtrise en relations et échanges internationaux

Katharine Larose-Hébert
Étudiante au doctorat en service social, Université d'Ottawa

Jean-Charles Panneton
Historien, Montréal

Louis Perron
Faculté de philosophie, Université Saint-Paul

Michel Rioux
Journaliste

Patrick Sabourin
Président de l'Institut de rechercher sur le français en Amérique (IRFA)

Hubert Samson
Étudiant à la maîtrise en Études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières

Les auteurs des textes publiés dans les Cahiers de lecture sont responsables de leur contenu.

Éditorial

PRIX UNIQUE DU LIVRE

LE TEMPS DE LA TERGIVERSATION EST RÉVOLU

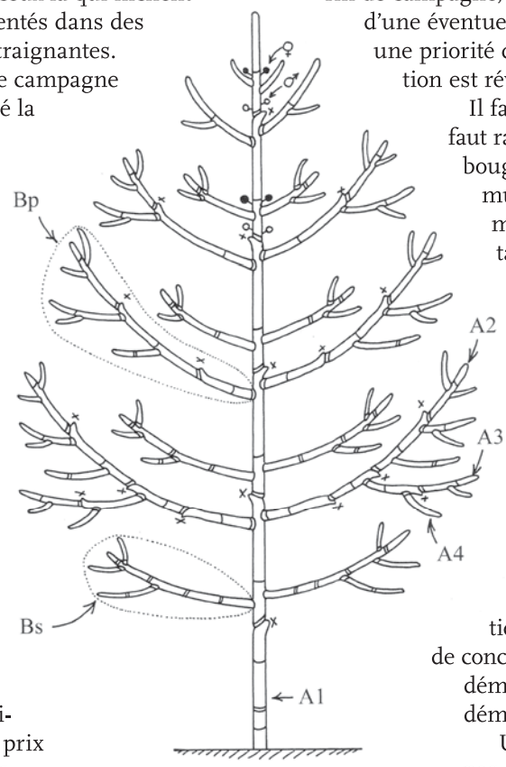
Le livre n'est pas une marchandise comme une autre. C'est un vecteur de culture, un objet catalyseur qui conduit toujours au-delà de sa fonction première – fût-elle pratique et utilitaire. Les libraires le savent depuis des siècles, vendre des livres c'est souvent se faire passeur entre des mondes, entre le pouvoir de révéler et le bonheur d'apprendre. Aussi le sort du livre en dit-il toujours beaucoup sur le sort de ceux qui le chérissent ou s'en écartent. La lecture est essentielle au dynamisme culturel comme à l'épanouissement individuel et tout obstacle dressé devant sa pratique contribue à enfermer dans le « noir analphabète » (Miron) les intelligences et les volontés.

Le prix des livres est un de ces obstacles. Ce n'est certes pas le seul et sans aucun doute pas le plus difficile à éliminer. Mais précisément, pour cette raison même, tout nous presse d'agir pour aplanir le terrain et réserver nos énergies pour venir à bout des obstacles plus coriaces, ceux-là qui nichent dans les mentalités et qui se sont sédimentés dans des logiques institutionnelles lourdes et contraignantes. Cela aura été une curiosité de la dernière campagne électorale que de ramener dans l'actualité la question du prix unique des livres dans un débat politique qui, il faut bien le reconnaître, n'avait pas fait grande place aux enjeux culturels. Cela s'explique sans doute par la persévérance des acteurs réunis autour de la Table de concertation du livre qui mènent une campagne en faveur de l'adoption d'une politique de prix unique. Une persévérance qui les honore et qui mérite d'être renchaussée par des appuis plus larges, portés par des acteurs qui n'ont pas tant des intérêts dans l'industrie de l'édition que la volonté de soutenir la démocratisation de la culture.

La politique du prix unique s'impose en effet pour contenir un tant soit peu, les effets niveleurs de la présence des grands groupes commerciaux dont les pratiques déstabilisent d'ores et déjà le marché du livre. Le prix ne représente certes qu'une facette de ces pratiques, mais c'est là un aspect qu'il faut traiter en priorité non seulement sous l'angle de l'encadrement de la concurrence mais encore et surtout sous celui des valeurs démocratiques. Le prix unique, en effet, c'est un moyen de s'assurer que partout sur le territoire les citoyens auront un accès égal au livre. C'est la dimension « service public » de la librairie qui doit ici primer sur l'étroite logique du commerce. Et cela peut se faire sans que n'en souffrent les acteurs économiques. À cet égard le plaidoyer qu'a livré Antoine Gallimard, président-directeur général des éditions Gallimard (*Le Devoir,* 26 septembre 2012) ne manquait pas de grandeur.

Dans un pays où le nombre de librairies diminue et où les plans-lecture aussi bien national que municipaux et scolaires souffrent d'une indigence inacceptable, laisser le grand commerce et ses politiques de solde faire la pluie et le beau temps, ne tient pas d'abord de l'insouciance du laisser-faire économique mais bien d'une faute contre la culture. Il faut le rappeler, la politique du prix unique existe dans une quinzaine de pays et dans certains cas depuis près de cent ans et elle n'a pas nui à la santé de l'industrie de l'édition. C'est même le contraire. Dans la plupart des cas cette politique a fourni l'encadrement juridique et institutionnel qui a facilité la structuration de l'offre en favorisant la diversité des acteurs – diversité de taille, de spécialité, de modèle de pratique professionnelle – et leur répartition sur l'ensemble du territoire national.

En dépit d'une diminution du nombre de ses librairies et malgré des déficiences structurelles graves dans son système de distribution, le monde du livre québécois fait preuve d'un admirable dynamisme. Foisonnement d'auteurs et d'œuvres dans tous les domaines, nombre impressionnant d'éditeurs inventifs, le monde de l'édition est en fait un vivant paradoxe. À l'image du Québec lui-même, ce monde est un mélange de fragilité et d'audace, de persévérance et d'ambition qui force l'admiration. Il témoigne d'un dynamisme culturel qui mérite mieux qu'une simple promesse d'accélérer l'étude d'un problème dont les solutions sont pourtant éprouvées. Le Parti québécois qui, en fin de campagne, a pris l'engagement d'accélérer l'examen d'une éventuelle politique serait mieux avisé d'en faire une priorité de réalisation. Le temps de la tergiversation est révolu.



Unité architecturale du chêne pédonculé
(extrait de Architecture des arbres, v. p. 18]

Il faut une politique du prix unique et il la faut rapidement. Le Québec a tout intérêt à bouger vite en ces matières où les puissances multinationales peuvent mobiliser des moyens faramineux pour mener de véritables blitzkrieg culturels et commerciaux. Les évolutions fulgurantes des technologies numériques, les mouvements de concentration de la propriété et les stratégies de convergence rendent plus impératives que jamais l'adoption d'une loi pour affirmer et définir les paramètres de ce dont le Québec a besoin pour soutenir le dynamisme de ses industries et pour favoriser l'affirmation de sa singularité continentale. Les précédents existent, les exemples sont nombreux et inspirants de politiques qui, ailleurs, ont déployé des moyens de concilier l'intérêt national et les valeurs démocratiques touchant l'accessibilité et la démocratisation de la culture.

Une politique du prix unique ne règlera pas, tant s'en faut, tous les problèmes de l'industrie du livre. Mais elle aura le mérite de provoquer le recentrage de l'attention sur des problèmes pour lesquels les solutions techniques ne sont pas aussi évidentes. Dans l'état actuel des choses, le lambinage a mal servi l'ensemble des acteurs qui doivent consacrer des énergies considérables à une bataille qui ne devrait pas tant en requérir. En quittant l'univers de la procrastination velléitaire de ses prédécesseurs, le nouveau ministre de la Culture enverrait un signal clair de son intention de s'attaquer aux problèmes nouveaux dont les solutions ne nous sont pas encore connues plutôt que de s'agiter en comité, pour trouver les meilleurs moyens de se hâter lentement pour appliquer une solution pourtant éprouvée. Il ferait du coup la démonstration que les enjeux de son mandat ne se définiront pas dans la gestion des problèmes et des hésitations mais bien dans la volonté de soutenir l'audace et la ferme intention de construire sur ce qu'elle a permis de réaliser jusqu'ici. Il faut régler le prix du livre pour aborder les plus exigeants défis de la lecture.

Robert Laplante
Directeur

Location d'outils
SIMPLEX

Une entreprise québécoise en affaires depuis 1907

Heureuse de participer à la construction de la référence québécoise

40 succursales pour mieux vous servir

simplex.ca

• Montréal : 1.800.361.1486 • Québec : 1.800.284.7571 • Ottawa : 1.888.408.8807

LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES POUR LES NULS

Sébastien Halil

KARINE PRÉMONT ET VALLET ÉLISABETH
PETIT GUIDE DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES AMÉRICAINES
Septentrion, Édition numérique, 2012, 80 pages

KARINE PRÉMONT ET VALLET ÉLISABETH
COMPRENDRE LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES
Septentrion, 2012, 186 pages

Karine Prémont et Élisabeth Vallet sont toutes deux chercheuses à la Chaire Raoul-Dandurand de l'UQAM et spécialistes de la politique américaine. Notons qu'Élizabeth Vallet a déjà publié en 2008 : *Le Duel. Les dessous de l'élection présidentielle américaine* chez Septentrion et que Karine Prémont a quant à elle produit également chez Septentrion en 2008 : *L'échec américain en Irak cinq ans plus tard*, en collaboration avec Charles-Philippe David et Julien Tourreille.

Cette année, élections américaines obligent, ces deux auteurs ont été prolifiques. Ensemble, elles nous ont offert le *Petit Guide des élections présidentielles américaines 2012*, en version numérique. De plus, tandis qu'Élisabeth Vallet publiait chez Septentrion : *Comprendre les élections américaines*, Prémont écrivait *Les secrets de la Maison-Blanche*, aux Presses de l'Université du Québec, un ouvrage qui traite de l'impact des fuites d'informations confidentielles sur la politique étrangère des États-Unis tout en parcourant les présidences de John F. Kennedy à George W. Bush. Comme on le voit, les préoccupations des deux chercheuses sont bien circonscrites. C'est particulièrement le cas avec le *Petit guide des élections américaines* et *Comprendre les élections américaines*. Ce dernier ouvrage constitue en fait une version papier enrichie de la version numérique du *Petit guide*.

Dans *Comprendre les élections américaines*, Élisabeth Vallet dissèque et vulgarise en moins de 200 pages le processus de prise du pouvoir aux États-Unis et répond aux questions suivantes : quels sont les pouvoirs du président, les dessous de l'élection, le financement, la participation de l'électorat, qu'en est-il de l'hétérogénéité des États, comment se fait la passation des pouvoirs, etc. ? Certes, *Comprendre les élections américaines* n'est pas un ouvrage de fond, il constitue cependant un outil d'introduction très appréciable à la politique américaine, outil encore plus productif s'il est combiné au *Petit guide des élections présidentielles américaines*, un condensé fort intéressant du déroulement des élections présidentielles de 2012 aux États-Unis. Rappelons que cet ouvrage se présente sous la forme numérique, qu'il peut être lu sur un ordinateur, une tablette, une liseuse électronique ou encore un téléphone intelligent. Sa structure est découpée en sept parties qui balayent tous les champs et enjeux importants, économiques, politiques et sociaux se rapportant aux élections américaines. On nous explique pourquoi Barack Obama a gagné en 2008, quels sont les principaux enjeux de la campagne de 2012. On y apprend comment le président est élu, combien coûte la campagne présidentielle, quel est le rôle des médias durant une campagne, qui vote et pourquoi. On y parle enfin des autres scrutins américains de 2012.

Après la lecture de ce guide, les lecteurs [...] auront acquis les connaissances suffisantes pour appréhender les différentes étapes d'une année électorale intense.

Nous savons que, cette année, les républicains ont eu à choisir un candidat afin de les représenter pour affronter le président sortant, Barack Obama – démocrate —, lors du vote final du 6 novembre 2012. Nous avons assisté à une course effrénée pour le choix de leur candidat, ce qui a permis de réellement observer les stratégies, les enjeux et actions des candidats afin d'obtenir le nombre de délégués requis pour emporter l'investiture du mois d'août passé. Dans ces moments-là, la politique du candidat, ses positions religieuses, ce qu'il a voté au cours des dernières années, ses connaissances en matière de politiques étrangères peuvent être déterminantes.

D'autre part, les dépenses pharaoniques faites par les deux camps, démocrates et républicains, lors de cette campagne électorale constituent un point central soulevé par cet essai. Il y est en effet fait mention de sommes atteignant plusieurs centaines de millions de dollars. Cela peut paraître tout à fait indécent étant donné la situation économique du pays et la crise vécue durement par la majeure partie de la population américaine. Bien évidemment, l'aspect médiatique va de pair avec cet aspect financier et c'est une bataille fratricide à laquelle se sont livrés les candidats républicains, au risque de créer des dissensions au sein de leurs propres camps et d'arriver totalement démunis face à une équipe de Barack Obama préparée et prête à lancer une campagne médiatique largement soutenue par les fonds collectés par l'équipe du président.

Après la lecture de ce guide, les lecteurs plus ou moins novices sur la question du processus de détermination des candidats, du système de vote ou encore d'élection du président américain auront acquis les connaissances suffisantes pour appréhender les différentes étapes d'une année électorale intense. Ce ne seront pas des experts, mais ils seront plus à même de comprendre pourquoi les journaux parlent de caucus, de primaires, ou de Grands Électeurs : un processus singulier, long et difficile à comprendre.

Ceux et celles qui ont commencé à suivre le début des élections peuvent donc très facilement appliquer leurs nouvelles connaissances à la mise en œuvre de tout ce qui est en train de se dérouler. Les différentes analyses faites dans ce guide, concernant la politique de Barack Obama et de ses résultats, sont cependant à considérer avec prudence, compte tenu de la date de parution de ce guide et des changements survenus au cours des derniers mois. Ainsi, il me semble que le bilan de Barack Obama ne doit pas être vu aussi négativement, mais au regard de l'état dans lequel il a pris les rênes du pays en 2008. Comment en effet porter un jugement sur son premier mandat sans mentionner qu'il a hérité d'un pays endetté, ruiné, à peine sorti de la crise des « surprimes », et ancré dans deux guerres dévastatrices aux plans humain, politique et économique ? Finalement, ce guide est bel et bien une mise en bouche de ce que représentent les élections américaines en terme général. Les lecteurs les plus curieux commenceront par ce petit ouvrage avant de se plonger ensuite dans d'autres essais plus consistants et suivre une actualité plus présente que jamais sur le sujet. ❖

Gérard Hervouet, Michel Fortmann (dir.)
Les conflits dans le monde 2011. Rapport annuel sur les conflits internationaux

Québec, PUL, Institut québécois des hautes études internationales, 2011, 282 pages

Depuis une trentaine d'années déjà l'Institut québécois des hautes études internationales publie un rapport annuel sur les conflits dans le monde. L'année 2011 ne fait pas exception à cette heureuse tradition et les professeurs Hervouet et Fortmann ont assumé la lourde tâche qui consiste à coordonner les travaux d'une bonne douzaine de collaborateurs de différents horizons pour nous offrir un très bon éventail des conflits qui ont secoué, et qui secouent encore, la planète dernièrement.

Le rapport, qu'on peut qualifier de répertoire commenté sans lui faire injure, est extrêmement dense. Il a en effet la prétention de parcourir en 282 pages la totalité, sinon une vaste majorité des conflits ou des tensions conflictuelles qui ont marqué le monde en 2011. C'est dire qu'il faut synthétiser et aller à l'essentiel. Ce que les chercheurs qui ont participé à l'exercice font fort bien !

Ce tour d'horizon commence évidemment avec le monde arabe par Éléna Aoun, de l'Université libre de Bruxelles. Son titre parle de « temps des révolutions ? », avec un point d'interrogation fort approprié quand on pense à l'évolution politique que connaissent les situations en Égypte, en Libye et à un degré moindre en Tunisie. En quarante pages, elle fait un vaste survol du monde arabo-musulman. L'Afrique subsaharienne occupe également une place « privilégiée » dans la nomenclature des conflits en 2011. La Guinée, le Niger, le Mali, la Côte d'Ivoire. Le Sud-Soudan, le Tchad, entre autres, s'ajoutent à la triste liste des régions à tensions. Si on ajoute des contrées comme le Pakistan et l'Afghanistan, on réalise que les variables religieuses, et en particulier l'Islam, occupent une place prépondérante dans ce tableau. Dans le même ordre d'idée, l'ouvrage traite des grandes tendances terroristes en 2010-2011, de même que du casse-tête que représentent les contextes arabes et afghans pour Barak Obama. Même si elle n'occupe pas l'avant-scène de la scène conflictuelle mondiale, la région asiatique n'est pas négligée. On survole ainsi le Japon, la Chine, l'Inde ainsi que l'Asie du Sud-Est avec les contextes cambodgiens, thaïlandais et birman. Même les Amériques sont abordées, avec les conflits liés au trafic de la drogue.

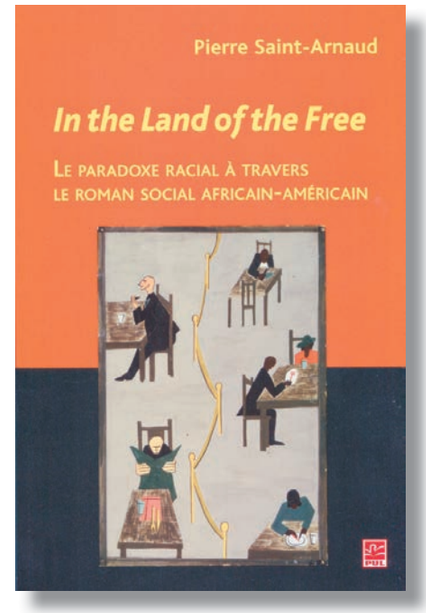
Les auteurs n'en sont pas restés à la simple énumération des conflits, ils ont également traité de contrôle des armements, d'interventions des organismes internationaux dans des conflits et des crises et, évidemment, des tendances et évolutions de différentes formes de terrorisme. Nous avons ainsi droit à différentes études de cas : Ossétie du Sud, Abkhazie, Tchad et République centrafricaine, Soudan, Libye. Le chapitre sur l'évolution du terrorisme est passionnant. On y apprend par exemple que la distinction entre activité terroriste et crime organisé est de plus en plus étroite et que la montée des « loups solitaires » est préoccupante. Ce sont des jeunes hommes radicalisés dans leur pays d'origine sur Internet n'ayant aucun lien direct avec une organisation terroriste. Ils agissent de manière isolée et peuvent ainsi être plus difficilement retraçables.

Daniel Gomez

LES CAHIERS DE LECTURE ET L'ACTION NATIONALE SONT MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS

L'AUTRE ROMAN NOIR

Marise Bachand



Pierre Saint-Arnaud
In the Land of the Free: Le paradoxe racial à travers le roman social africain-américain
Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 820 pages

Des romans comme *L'homme invisible* (1952) de Ralph Ellison et *La couleur pourpre* (1982) d'Alice Walker constituent non seulement des grandes « œuvres d'art », mais aussi des « leviers émancipatoires » pour les Africains-Américains. Depuis un siècle, montre Pierre Saint-Arnaud, le roman social a non seulement décrit, dénoncé et déconstruit ce que le théoricien et sociologue Joe Feagin appelle le « modèle racial blanc », il a proposé des « contre-modèles » qui ont contribué – et contribuent toujours – à endiguer le racisme étatsunien (p. 8). Si littérature et sociologie appartiennent à des modes de connaissances divergents, le professeur retraité de l'université Laval les juxtapose afin de mieux cerner la conscience collective d'une minorité ethnique marquée par l'esclavage, la ségrégation et les formes sournoises du racisme systémique contemporain. À coup de notices biographiques, d'extraits de romans et de commentaires critiques, le lecteur est exposé à l'œuvre d'une trentaine d'auteurs issus de cinq générations différentes. Cet ambitieux panorama sociologique de la littérature africaine-américaine s'annonce d'emblée prometteur, d'autant plus qu'il est signé par un spécialiste du roman social américain et de la sociologie noire. Or, cette étude se révèle foncièrement inachevée.

Organisé en trois parties chronologiques, l'ouvrage débute par les origines du roman social africain-américain. Il prend racine dans la poésie et le folklore, mais surtout dans les récits d'esclavage qui forment l'essentiel de la production littéraire africaine-américaine au XIXe siècle. Contrairement à ce qui est annoncé en quatrième de couverture, Saint-Arnaud se contente ici d'un portrait très sommaire de cet héritage pourtant fondamental pour comprendre de nombreux développements ultérieurs. L'analyse s'amorce réellement au tournant du XXe siècle avec l'œuvre de W.E.B. Du Bois. Sociologue, historien, activiste, mais aussi essayiste et romancier, Du Bois fait de la promotion raciale son principal cheval de bataille et dénonce le « néoesclavagisme » qui mine l'âme du peuple noir. Fasciné par l'essayiste, Saint-Arnaud s'intéresse paradoxalement assez peu au romancier, qu'il juge trop didactique. Véritable figure prophétique, Du Bois participe à l'aube des années 1920 à l'émergence d'une deuxième génération d'auteurs qui feront de Harlem, ghetto noir new-yorkais, une capitale culturelle. Pressé de dénoncer la mouvance primitiviste et soi-disant exogène de cette renaissance qui mêle littérature, musique, théâtre, danse et arts plastiques, le sociologue explique peu et mal la contribution individuelle de plusieurs auteurs. Il qualifie ainsi « d'apolitique » l'écriture féministe d'une Zora Neale Hurston ou déplore la pensée intégrationniste d'un James Weldon Johnson. Collectivement, ces auteurs vont néanmoins cristalliser « un projet culturel commun » (p. 158).

Cet ambitieux panorama sociologique de la littérature africaine-américaine s'annonce d'emblée prometteur, d'autant plus qu'il est signé par un spécialiste du roman social américain et de la sociologie noire.

La misère du ghetto, amplifiée par les années de Grande Dépression, mène à une radicalisation du roman social entre les années trente et soixante. Conscience de race est dorénavant synonyme de conscience de classe. Figure de proue de cette génération et premier romancier à succès africain-américain, Richard Wright repense les rapports raciaux à la lumière du marxisme dans ses romans *Native Son* (1940) ou *Black Boy* (1945). Bien que victimes de forces extérieures, ses héros se font lucides et révoltés. Durant la Guerre froide, Richard Wright, mais aussi Ralph Ellison et James Baldwin se distancent du marxisme, et s'inspirent de l'existentialisme et de l'humanisme dans leur travail de déconstruction des grands mythes du cadre racial blanc, tel que la représentation de l'homme noir en tant que prédateur sexuel. Perspicace dans son traitement de la quête identitaire des hommes, Saint-Arnaud l'est beaucoup moins quant à celle des femmes dépeintes dans les romans de Margaret Walker et d'Ann Petry. Leurs héroïnes auraient des aspirations trop conventionnelles, voire passéistes parce que liées à la famille et à la stabilité domestique. Or, comme l'a montré l'historienne Deborah Gray White, les Africaines-Américaines ont longtemps été enfermées dans les stéréotypes de la servante asexuée qu'est la Mammy ou dans celui de Jézabel, la putain tentatrice. Mettre en scène une héroïne qui est à la fois mère, travailleuse et amante vise justement à neutraliser ces stéréotypes racistes. On notera d'ailleurs au passage que le terme « mammy » est erronément traduit par le mot « maman » dans le texte de Saint-Arnaud.

Dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage consacrée à la littérature « contemporaine », on retrouve curieusement à la même enseigne des auteurs nés entre 1916 et 1970. Après un bref aperçu d'un demi-siècle marqué notamment par le nationalisme noir, le Black Power, le féminisme et le virage vers une société multiethnique, Saint-Arnaud tend à négliger l'analyse sociologique au profit d'une perspective surtout littéraire. Ici, les œuvres sont organisées en grands courants de pensée esthétique, dont les néoréalismes critiques et poétiques, le déconstructivisme postmoderne ou la nouvelle esthétique noire. Le lecteur retient son souffle, tandis que les chapitres s'étirent parfois sur plus de 100 pages. La prose est éloquente quant aux caractéristiques formelles des romans d'une Gayl Jones ou d'un Ishmael Reed, mais le lecteur en apprend peu, somme toute, sur les « contremodèles » créés par les deux dernières générations de romanciers africains-américains. Peut-être qu'une littérature plurielle et éclatée se prête moins facilement à l'analyse sociologique du paradoxe racial étatsunien ? La plupart des auteurs contemporains ont effectivement délaissé la solidarité raciale absolue au profit d'un examen de la multiplicité des expériences individuelles. Pour la génération hip-hop (l'équivalent africain-américain de la génération X), « l'identité raciale ne constitue... qu'une forme d'identité parmi d'autres » (p. 747).

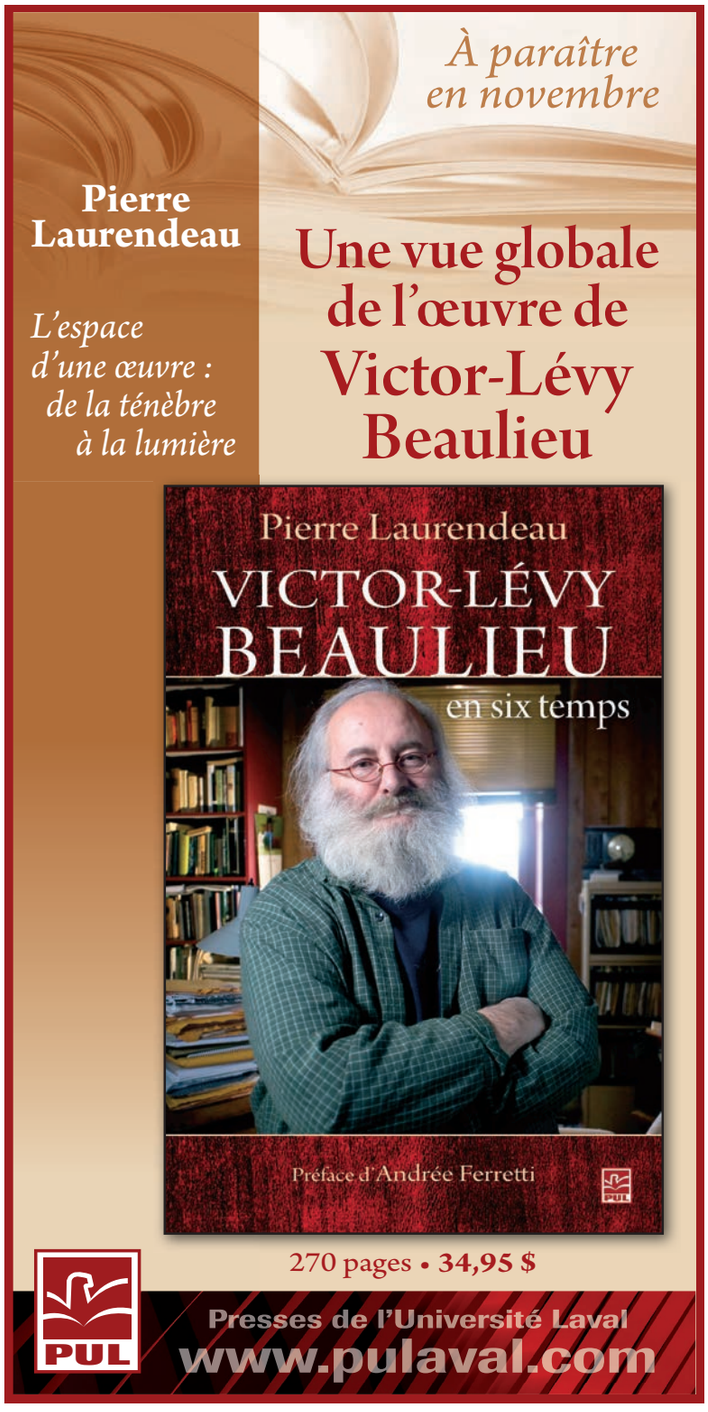
Le roman social est indissociable de son contexte de production, nous rappelle Pierre Saint-Arnaud en épilogue. Retrouvant sa posture de sociologue, il offre quelques belles pages sur la responsabilité sociale de l'écrivain. Au total, cependant, il s'intéresse assez peu à la réception des œuvres qu'il analyse en dehors des cercles littéraires. Plusieurs de ces romans furent pourtant de véritables succès populaires qui ont contribué – concrètement – à transformer les mentalités. De toute évidence, *In the Land of the Free* n'a pas été rigoureusement édité. Le lecteur devra

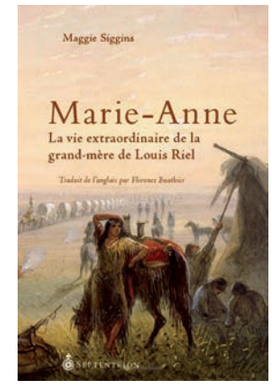
suite à la page 8

suite de la page 7

s'armer de patience devant les multiples redondances, paraphrases et citations inutiles qui alourdissent le texte. En outre, comment un sociologue peut-il reprocher à une romancière de manquer d'objectivité ?

Cela dit, cet ouvrage examine un corpus littéraire fascinant, méconnu dans le monde francophone. Prix Nobel de littérature et plus illustre représentante vivante du roman social africain-américain, Toni Morrison affirmait en 1984 qu'on ne pouvait se fier « à la littérature et à la sociologie des autres peuples » pour comprendre « la vérité » de ses « propres sources culturelles » (p. 763). Et pourtant, des thèmes comme la promotion de la race, le nationalisme ou l'éclatement des identités trouvent un formidable écho dans l'histoire de la littérature québécoise. ❖





Maggie Siggins
Marie-Anne : la vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel

Sillery, Septentrion, 2011, 285 pages

C'est en rédigeant la biographie de Louis Riel que Marie Siggins en est venue à s'intéresser à la vie de Marie-Anne Lagimodière, la grand-mère du chef des rebelles métis. Cette femme exerça une influence majeure auprès de son petit-fils, comme l'avance l'auteure. Et par la biographie de Marie-Anne, Siggins présente les événements marquants qui secouent l'Ouest durant la première moitié du XIXe siècle. Cette période de bouleversements annonce les rébellions métisses auxquelles prendront part Riel et les siens.

Siggins s'appuie sur les recensements, les testaments, les chroniques de négociants de fourrures, les histoires orales et les témoignages d'époque pour donner une profondeur historique à son récit. Ils servent de mise en contexte à la biographie. Les comptes rendus permettent quant à eux de fournir la base chronologique des voyages de Marie-Anne dans l'Ouest. Siggins cherche toutefois à corriger les erreurs de faits, et elle contribue par le fait même à reconstituer l'histoire extraordinaire de Marie-Anne Lagimodière.

En dépit du travail d'annotation et de recherche historique réalisé par l'auteure, cette biographie intéressera le lecteur profane davantage que le spécialiste. En effet, plutôt que de présenter un ouvrage de référence à proprement parler, Siggins propose un récit palpitant où se succèdent des aventures parsemées de dangers, et où miroite le rêve de liberté des hommes de l'Ouest.

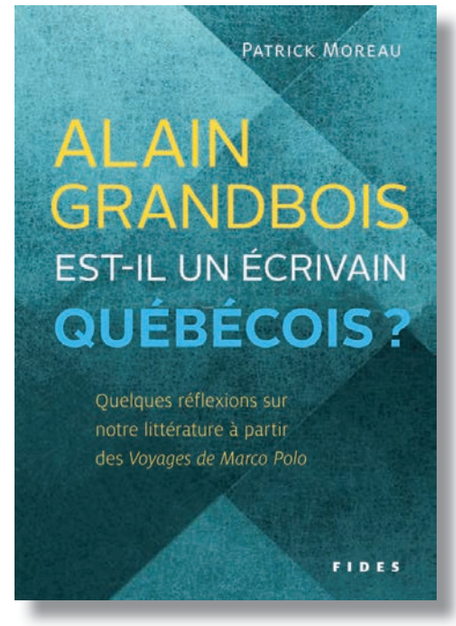
Le livre se divise en trois parties retraçant la vie mouvementée de Marie-Anne et de son mari: 1. Le voyage jusqu'aux Prairies; 2. Le séjour dans les forts de l'Ouest; 3. L'installation dans la colonie de la rivière Rouge. Dans la première partie, Siggins révèle les difficultés et les périls entourant la migration des Lagimodière vers l'ouest. Bravant les rivières en rapides, les portages et les tempêtes, Marie-Anne a dû affronter des contrées sauvages et inhospitalières. Dans la seconde partie, l'auteure dépeint les conditions de vie pénibles qui sévissent dans les postes de traite. Elle fait alors mention de la menace autochtone, des conditions climatiques hostiles et des cas d'inanition et de maladies. Dans la troisième partie, Siggins relate l'implantation catastrophique de la colonie de la rivière Rouge, et la détermination des Lagimodière à soutenir le projet colonial de Lord Selkirk.

C'est donc avec cette trame narrative romancée que Siggins expose les aventures de Marie-Anne, avec comme toile de fond les conflits opposant la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson, le mouvement de colonisation des Prairies puis les tensions qui mènent à l'affrontement armé des Métis et des colons de la rivière Rouge. Mais si l'histoire de Louis Riel est bien documentée, il en va autrement pour celle de sa grand-mère. En insistant ainsi sur les similarités entre la fougueuse Marie-Anne Lagimodière et son petit-fils, Siggins met en lumière un volet encore méconnu de l'histoire canadienne-française et métis: l'influence qu'elle aura sur l'illustre réformateur manitobain.

Hubert Samson

LES ANGLES MORTS DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Pascal Chevrette



PATRICK MOREAU
ALAIN GRANDBOIS EST-IL UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS ?
Montréal, Fides, 2012, 84 pages

Patrick Moreau enseigne la littérature au collège Ahuntsic. Aussi rédacteur en chef de la revue *Argument*, il publie en 2008 *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants ?*, un essai coup de poing où il s'interroge sur le niveau anémique de culture des jeunes. Le court texte qu'il publie ces jours-ci chez Fides porte spécifiquement sur le statut de la littérature québécoise, entendue ici comme institution. Moreau y traite de la façon dont on l'enseigne, dont on en parle, comment on la reconnaît et la diffuse.

Le coup d'envoi de ce questionnement lui est venu d'un livre, perdu, un roman formidable dont on a selon lui trop peu parlé, *Les voyages de Macro Polo* d'Alain Grandbois. Ce récit de 1947, découvert au hasard de ses promenades, vient lui servir d'exemple pour élaborer une charge contre «l'orthodoxie culturelle» de la littérature québécoise, une littérature souffrant à son avis de trois maux: populisme, présentisme, manque de perspective temporelle.

L'effet Crémazie

Selon Moreau, Alain Grandbois occupe une place trop à part dans l'enseignement de la littérature d'ici. Alors comment expliquer l'oubli de ce «classique» ? Les raisons sont à trouver du côté de réflexes encore trop identitaires que véhiculent les principaux acteurs de la littérature québécoise. Il écrit: «cette méconnaissance, cet oubli partiel dont pâtit le récit grandboisien des *Voyages de Marco Polo* m'apparaît comme un cas d'espèce d'un phénomène bien plus général, de ce que l'on pourrait appeler la faiblesse et aussi les limites de l'institutionnalisation de la littérature québécoise.» On l'aura compris, il n'est nullement ici question du roman en soi (que le lecteur est cependant invité à découvrir) mais ce sont les zones grises du champ littéraire québécois qui sont scrutées à la loupe.

Le premier problème que constate Moreau, c'est qu'ici, mis à part chez les initiés, personne ne lit les classiques. C'est ce qu'il nomme «l'effet Crémazie». Une idée lui venant de ses étudiants d'Ahuntsic qui, débarquant au métro nommé en l'honneur du poète, n'ont aucune idée de son travail: image d'une ignorance généralisée. Les classiques, donc, «on les lit peu, ou on ne les lit pas.»

Du côté des anthologies

Mais la tradition littéraire québécoise souffrirait d'autres maux. L'un d'eux serait à trouver dans les anthologies qu'on fait lire aux étudiants dans les classes du collégial. Ici, absence de véritables critères d'appréciation des œuvres, car ce qui prédomine, c'est le présentisme de ces ouvrages, construits invariablement sur le même modèle. Tous les auteurs, majeurs ou mineurs, y sont présentés de manière analogue, sans véritable hiérarchie. Les auteurs contemporains et les créations les plus récentes (par exemple Pierre Lapointe, Les Cow-boys fringants en chanson populaire; Nelly Arcand, Nicolas Dickner pour le roman) y tiennent la même place que des classiques (Fréchette, Nelligan, Roy, Savard). Ainsi, d'une anthologie à l'autre, les choix lui semblent arbitraires et subjectifs. Par conséquent, ce «présentisme» nourrirait chez les jeunes la confusion néfaste entre le caractère mercantile d'une œuvre (un succès éditorial est garant d'une place dans une anthologie) et la qualité littéraire des auteurs. Mauvais message envoyé aux jeunes lecteurs. La littérature serait donc ici maintenue artificiellement: «en tant que tradition, on a parfois l'impression que la littérature québécoise est portée à bout de bras par une poignée de spécialistes et d'amateurs éclairés.» Ce n'est pas faux.

Le problème est donc de savoir jusqu'où un texte littéraire s'abstrait du contexte particulier d'où il émane. Même des œuvres qui dépeignent les milieux populaires ou ruraux peuvent tendre à l'universel.

Les vieilles querelles

De plus, Moreau croit qu'encore de nos jours, la littérature québécoise est soumise à des critères qui lui sont extérieurs. Autrement dit, ce sont des critères biaisés, à tendance identitaire, qui justifient les choix. Seraient négligées tout autant les qualités stylistiques que les valeurs dites universelles des œuvres. Il se livre ainsi à une petite recension des critiques rédigées sur les œuvres de Grandbois et constate avec dépit qu'au moment de leur publication, était surtout discuté le fait de savoir s'il s'agissait d'œuvre à caractère canadien (entendre ici québécois). L'exotisme de Grandbois, que l'on retrouve aussi dans ses nouvelles d'*Avant le chaos* (se situant surtout en Afrique et en Asie), n'aurait qu'exacerbé des revendications cléricales et patriotiques, voire réactionnaires, des critiques du moment.

Incapables de cerner – ou de se consacrer – au caractère universel d'une œuvre, certains de ces critiques auraient même fait de Grandbois un auteur français. L'évacuation de Grandbois de la critique dans les années 40 révèle aux yeux de l'essayiste le conflit de valeurs sévissant à cette époque entre les tenants du régionalisme et les auteurs dits exotiques, une querelle littéraire opposant, grosso modo, l'ici et l'ailleurs.

En somme, cette fameuse querelle entre exotiques et régionalistes ne serait pas tout à fait disparue. Protéiforme, elle hanterait encore notre critique et irriguerait trop fortement le discours sur la littérature québécoise. Tout se passerait comme si, en littérature québécoise, «l'épithète y est aussi important que le genre». Cette catégorisation, selon lui, n'est pas un gage de maturité. De désigner les œuvres comme «québécoises» implique le problème. Le roman d'ici devrait être lu sans que soit nécessaire le qualificatif «québécois», sinon l'on entretient une stérile opposition entre ce qui est et ce qui n'est pas.

Liste popu-liste

Dans une dernière partie de l'essai, Moreau répond au critique littéraire Louis Cornellier, chroniqueur au *Devoir*, enseignant également la littérature au niveau collégial, qui, en 2008, dans une lettre à ses collègues, avait plaidé en faveur de la constitution d'un corpus d'incontournables, visant ainsi à définir des «raisons communes» littéraires. Moreau critique sévèrement les choix de Cornellier, qu'il juge partiaux et populistes. Outre le populisme, Moreau reproche aussi à Cornellier d'établir ses critères en fonction d'une préoccupation pédagogique (lisibilité et accessibilité des œuvres), ce qui ne contribuerait pas à établir une solide tradition de lectures, car trop intimement liée au système d'éducation.

S'il dénonce la dimension identitaire de certains choix de Cornellier, il n'échappe cependant pas à la problématique de la mémoire et de l'identité en proposant d'autres noms, ceux de Buies, de Fréchette

suite à la page 10

suite de la page 9

et de Garneau. Car au fond, ces classiques trouvent aussi leur place en regard de certaines valeurs collectives et identitaires. Le problème est donc de savoir jusqu'où un texte littéraire s'abstrait du contexte particulier d'où il émane. Même des œuvres qui dépeignent les milieux populaires ou ruraux peuvent tendre à l'universel. En réalité, pas plus au Québec qu'en France, le champ littéraire n'est exempt de ces « faiblesses ». *La chanson de Roland* et les romans courtois renvoient eux aussi à des traits identitaires de la littérature française, ils sont sa littérature du terroir. Les émotions que suscite une œuvre ne sont après tout jamais complètement étrangères aux valeurs qui réunissent la communauté de ses lecteurs.

Moreau perçoit donc une « vision plutôt restrictive » de la littérature québécoise et le fait qu'elle soit « fondée sur une définition a priori de la culture québécoise ». Il en dénonce le rejet de l'élitisme, anathème qui remonte aux écrits de Mgr Camille Roy et de l'abbé Casgrain. Au-delà de ces faiblesses, il serait toutefois intéressant que l'essayiste élabore davantage sur les critères nécessaires au renforcement de l'institution qu'il critique. Il est évident que la littérature d'ici, étant donné sa situation nord-américaine, reflète une certaine fragilité. Mais nous sommes loin des choix cléricaux qui ont prévalu dans l'établissement des canons littéraires d'antan. Le cas de Grandbois met la puce à l'oreille sur un certain repli propre à la période de l'après-guerre mais, aujourd'hui, ne réserve-t-on pas, par exemple, à Gil Courtemanche et à son roman *Un dimanche à la piscine à Kigali*, une place de choix dans nos corpus ?

Les définitions relatives de la culture et la suspicion postmoderne envers tout ce qui s'érige comme un modèle entrent en jeu dans cette équation complexe. Dans une ère d'hypermédiatisation et de commercialisation de la culture, le panthéon des Grands est un édifice fragile.

La vie dure des classiques

Les Voyages de Marco Polo est un livre que Moreau fait bien de sortir des boules à mite. Cela dit, la littérature québécoise actuelle se comprend-elle uniquement à l'aune des critères identitaires ? Ça ne semble plus être le cas. Ce qu'appelle de tous vœux l'essai de Moreau ne se manifeste-t-il pas déjà dans l'incroyable diversité des œuvres québécoises. Et ne doit-on pas reconnaître aujourd'hui que toute critique contient de toute façon une part d'idéologie. Si l'institution littéraire québécoise est encore teintée de la querelle régionaliste/exotique, la réalité du monde de la publication semble tout de même plus décomplexée que celle de jadis ; en tout cas, ceux qui lisent ici, lisent de plus en plus du « roman », comme on lit du « roman » en France. Le Prix littéraire des collégiens, bien qu'il s'agisse d'une initiative « portée à bout de bras par une poignée de spécialistes et d'amateurs éclairés », est à cet égard un bel exemple de cette évolution. Gardons à l'esprit, qu'il demeure tout à fait juste de lutter contre une perception qui subsiste, mais il faut reconnaître qu'il y a eu évolution au fil des ans.

Quant à la question des classiques et de la tradition littéraire, elle n'est pas simple. Face à des influences culturelles et médiatiques de plus en plus présentes (c'est dans ce sens qu'on devrait parler de présentisme ou de l'effet Crémazie), les lecteurs d'aujourd'hui ont bien sûr besoin de repères culturels solides. Mais le manque de lecteurs n'est pas seulement imputable à un repli identitaire et à la résurgence de vieilles querelles littéraires. Les définitions relatives de la culture et la suspicion postmoderne envers tout ce qui s'érige comme un modèle entrent en jeu dans cette équation complexe. Dans une ère d'hypermédiatisation et de commercialisation de la culture, le panthéon des Grands est un édifice fragile. Le Québec bat au rythme de ces transformations comme les autres coins du monde et évidemment, il trouve ébranlés, lui aussi, les fondements de cette culture classique et humaniste que l'on nommait jadis les « belles-lettres ». ❖

Ce qui cherche à naître

Robert Laplante

parution novembre 2012
L'Action nationale Éditeur

Frédéric Metthé, Beauté volée - 2010

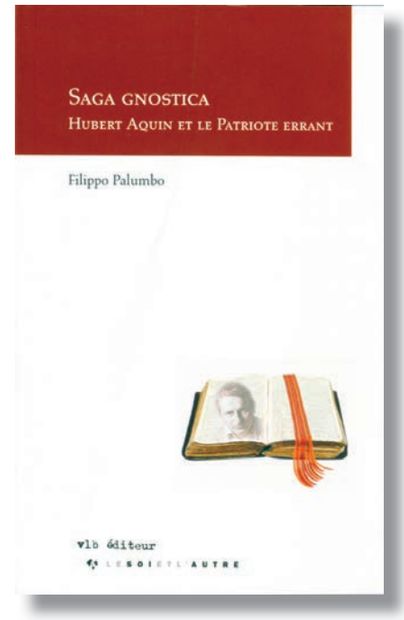
Prolongement du premier recueil paru sous le titre de **Chronique de l'enfermement** *décrivant la mise en place du dispositif canadian destiné à consacrer la minorisation définitive du Québec,* **Ce qui cherche à naître** *réunit des textes de la deuxième moitié du cycle post-référendaire pour contribuer à la recomposition en cours des forces nationales.*

Disponible à la boutique de L'Action nationale

AUX SOURCES DE L'OEUVRE

AQUIN, GNOSTIQUE

Pascal Chevrette



FILIPPO PALUMBO
SAGA GNOSTICA — HUBERT AQUIN ET LE PATRIOTE
Montréal, VLB éditeur, 2012, 368 pages

Dans *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, Jacques Godbout place sous le signe de la dualité l'écrivain de *Prochain épisode* en le présentant d'emblée comme un « agent double ». Une expression aussi attrayante qu'énigmatique qui, du roman d'espionnage à la mise en abîme de sa propre identité, fait d'Hubert Aquin un personnage autant qu'une personne. Car l'individu était un être tiraillé, divisé entre le désir d'un projet libérateur et par la tentation abyssale de sa propre chute. Il a laissé une œuvre dont la poétique éclatée et complexe de ses romans en fit l'un des romanciers du Québec ayant modernisé notre littérature. On peut comprendre mieux cette œuvre, croit l'auteur de *Saga gnostica*, non pas en étudiant les influences modernes d'Aquin, mais en retournant plus loin encore : aux sources du courant de la gnose (1er – 3e siècle), dont il serait, un peu malgré lui, l'héritier.

Aquin et le sacré

Jusqu'à aujourd'hui, ce sont plutôt les thèmes de l'identité et de la politique qui ont prévalu dans les études sur le corpus aquinien. La fin tragique de l'écrivain a également contribué à aiguillonner les interprétations que l'on s'est faites de l'œuvre. Filippo Palumbo, chercheur associé à la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique de l'UQAM, a, lui, préféré « défricher l'arrière-plan psychanalytique théologico-philosophique » de l'œuvre et en analyser le rapport au sacré.

Sa thèse veut que le travail littéraire d'Hubert Aquin soit fondé sur des arguments gnostiques, au point de constituer une forme particulière de gnose, ce courant théologique du début de notre ère, préoccupé par une expérience – disons-le : ésotérique – de dépersonnalisation, de « dé-subjectivation ». Le but étant de retrouver les « énergies intensives qui agissent dans les coulisses de l'Ego », dans ce qu'elles ont de plus pulsionnelle et de plus absolue comme liberté. Le chercheur pense qu'une « ancienne sagesse réémerge chez Aquin, en dehors de toute tradition directe » de la gnose.

Saga gnostica est un essai singulier et particulièrement difficile d'accès. L'auteur a recours au vocabulaire et aux concepts de la psychanalyse, de la théologie ainsi qu'à des motifs propres à la gnose comme le « Plérôme », la « stérésis », la « nekuya », termes obscurs signifiant respectivement la plénitude, sa privation et l'erreur de penser la transcender ; et Palumbo se sert de ce riche appareil conceptuel pour expliquer une œuvre qui possède déjà plusieurs niveaux de lecture. J'avoue avoir grandement peiné à suivre le fil de cette réflexion pour initiés. L'écriture est dense, trop par moment, on s'y perd souvent, et on y cherche les phrases-clefs. Mais la prémisse voulant que le travail d'Aquin ait été une forme d'« exercice spirituel négatif » est une voie tout de même intéressante pour comprendre la crise d'Aquin et son fond nihiliste.

Impossible plénitude

Pour pénétrer dans les arcanes de cet essai, il faut comprendre qu'Aquin tente par le biais de la littérature de rejoindre une espèce de plénitude existentielle. Dans son cheminement, il aurait compris qu'une telle quête exigeait l'expérience sacrificielle de soi et, ultimement, une confrontation avec la mort. On voit déjà poindre la conséquence fatale du suicide.

Le « Patriote errant » que mentionne le sous-titre de l'ouvrage correspond à une image archétypale de la défaite. Aquin s'y serait identifié en cherchant à comprendre les Rébellions 37-38.

Palumbo cherche, trouve et décortique dans plusieurs romans (*Les Rédempteurs, Neige noire, L'invention de la mort, L'antiphonaire*) un langage symbolique construit autour de certains thèmes (l'ombre, le vide, l'eau, la femme, la sexualité, etc.) et sous-tendant une expérience, à la fois gnostique et littéraire, présentée comme une « plongée dans les eaux noires du psychisme ». Toute la conception de la création littéraire d'Aquin s'y trouverait expliquée, cristallisée dans une ambition avortée qu'il a nourri : celle d'écrire le roman « Total », *Saga segretta*, dont ne subsiste surtout qu'un fatras de notes. C'est cette intention qui nous mettrait sur la piste de la gnose. Voilà ce que présentent en gros « l'erreur », « la chute » et « la disjonction », les trois chapitres consacrés à l'analyse littéraire des grands récits d'Hubert Aquin. Le lecteur profane (que je suis) a d'abord besoin de comprendre un peu la démarche gnostique, ce que présente le premier chapitre. Plutôt qu'un « savoir discursif », la gnose fait appel à un « ébranlement émotif ».

Le patriote fantôme

Le « Patriote errant » que mentionne le sous-titre de l'ouvrage correspond à une image archétypale de la défaite. Aquin s'y serait identifié en cherchant à comprendre les Rébellions 37-38. Le « patriote » est ici cet archétype s'érigeant sur un projet libérateur menant à l'« immortalité », mais aboutissant à l'échec et la destruction. Selon Aquin, le patriote serait donc celui qui aurait voulu retrouver une plénitude perdue, aspirant inconscient à sa propre mort. Pour Palumbo, il s'agit d'un « modèle de la subjectivité héroïque » qui conduit au sacrifice et à la chute. La répétition de cet échec, de ce suicide, s'inscrirait en filigrane dans nombre des écrits de l'auteur.

Cependant, l'analyse du motif du patriote laisse le lecteur sur sa faim. On n'y trouve pas ici d'approfondissements sur la vision politique et historique d'Aquin en lien avec la gnose. L'archétype du patriote signifierait une descente dans les profondeurs d'un nihilisme, une volonté d'aller au bout de sa logique suicidaire. Cela amène Palumbo à des propositions surprenantes comme : « Les Patriotes n'ont pas lutté pour entrer dans l'Histoire mais pour sortir du monde. » La désignation de « patriotes », toute connotée d'un sens historique et d'une portée réformiste puis révolutionnaire, est traitée ici dans une allégorie, peu évidente, abstraite, qui est déroutante. À ce niveau d'interprétation, les propositions semblent signifier à la fois une idée et son contraire. C'est ce qui constitue un des écueils de cet ouvrage ; le lecteur a peu de prise sur ce qui est avancé. Il doit comprendre qu'au fond « toute l'œuvre d'Aquin est [...] expérience vécue [qui] découle de façon immédiate d'expériences vivantes et destructrices. » Le « patriote » est la figure sur laquelle se greffe cette démarche. Voilà tout.

Nihilisme

L'approche gnostique, Palumbo la décèle également dans des phrases du Journal d'Aquin. Le terme de la gnose, « plérôme », semble d'ailleurs y posséder un sens important. À de nombreux endroits, Aquin évoque le non-sens de son existence, un constat qui l'entraine au désir de se confronter à ce qu'il

suite à la page 12

suite de la page 11

y a de plus noir en lui. Un nihilisme qui s'inscrit à même sa conception esthétique de la création et que Palumbo rapproche de la notion gnostique de « stérésis » et de la tentation d'aller là où il ne faut pas :

> Là où l'homme refoule sa finitude, là où le désir de fuir la mort entre en conflit avec le désir de mourir, la recherche de la novitas, l'aspiration à étreindre le Tout, se transforme en dialectique sans cesse en progression du Temps, de la culpabilité, de la fragmentation et de la névrose.

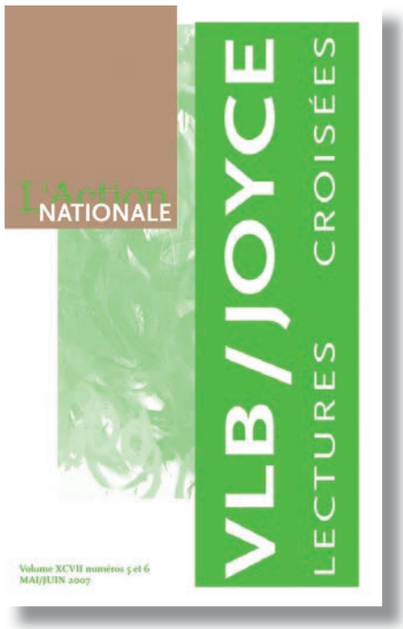
L'impression de vide dans sa propre vie aurait conduit Aquin à aspirer au « plein », puis à accepter son sort inéluctable de destruction. Son projet libérateur, « désir oedipien de vie immortelle », serait ainsi semblable au dessein du gnostique voulant que « seul l'homme qui accepte de mourir vainc la mort ». Il faut renoncer à être immortel, voilà la paradoxale sagesse d'Hubert Aquin.

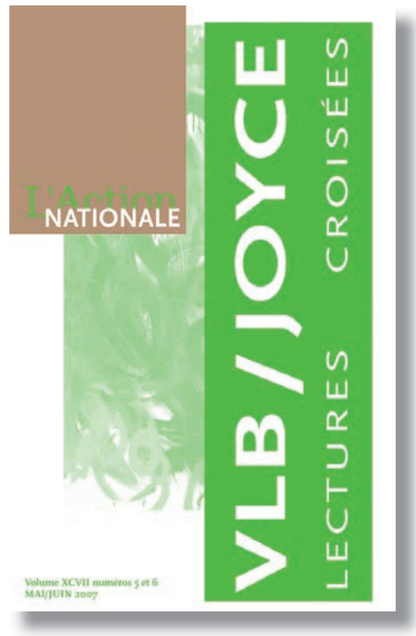
À un rare moment, Palumbo nous éclaire sur la démarche de l'écrivain en le distinguant de ses pairs. Comme il écrivit en plein cœur d'une époque en rupture avec son passé et qui nourrissait les aspirations à la libération et à l'émancipation, sa démarche aurait revêtu une originalité certaine : « À une époque où, au Québec, les écrivains, les artistes et les intellectuels gardent avec une obstination pointilleuse le sens de la distance par rapport au passé, Aquin – sans se soucier de la menace – s'abandonne à un passé qui n'est pas celui de l'histoire mais le « passé de toujours », le passé d'une Image immémoriale. » Le récit des Rébellions est sombre ; Aquin ne craint pas de s'y coller.

Conclusion

En regard des analyses menées sur les réseaux sémantiques, lexicaux et le symbolisme d'Aquin, la piste de la gnose, quoiqu'hermétique, s'avère assez originale, inédite. L'essai de Filippo Palumbo relie le nihilisme d'Aquin à ses vues sur le processus créatif et le projet d'une libération à la fois existentielle et historique. Mais l'ouvrage est rude, lourd, dur d'accès ; la complexité du sujet amène l'auteur à paraphraser beaucoup et à laborieusement attribuer à la poétique aquinienne son caractère exploratoire, libérateur, « destinal », pour reprendre les termes du chercheur. Entre Plérôme et stérésis, on finit par s'y retrouver. Mais à plusieurs endroits on exigerait des synthèses plus efficaces. S'il arrive de perdre le fil de l'étude, il convient de se rappeler qu'il s'agit au fond de la description d'une sorte de crise mystique. L'œuvre d'Aquin comme crise, comme combat intérieur. L'œuvre d'Aquin comme résultat d'une lutte entre ce qui est vécu et ce qui est vécu dans l'imagination. Enfin, voilà deux courtes phrases qui, mieux que toutes autres, résument la démarche d'Aquin : « il s'agit d'aimer tout ce qui nous détruit », « d'aller volontairement jusqu'au bout de la crise. » Chez Aquin : quand le projet de libération coïncide avec celui, mystérieux et impérieux, de l'autodestruction. ❖

Saluer dignement les grands écrivains du Québec revient à L'Action nationale !





Nos grands numéros littéraires sont disponibles à la boutique

www.action-nationale.qc.ca

QU'EST-CE QU'UN ROMAN QUÉBÉCOIS ?

Françoise Bouffière

Michel Biron
Le Roman québécois

Montréal, Boréal, collection Boréal express, 2012, 126 pages

Michel Biron est professeur de littérature québécoise à l'Université McGill. Ses travaux portent sur l'histoire littéraire, la sociocritique et l'art du roman. On lui doit une remarquable synthèse historique de la littérature québécoise[1] devenue un ouvrage de référence tant pour les chercheurs et les enseignants que pour les étudiants en études littéraires.

Plus succinct, mais très dense, *Le roman québécois* paru dans la collection Boréal express s'inscrit dans la même veine. Ce petit livre (il tient dans une main) est lui aussi un précieux ouvrage de référence qui permet au lecteur d'aller directement là où son intérêt le conduit. Le format, le découpage en cinq chapitres (« Le roman entre l'histoire et le conte (1837-1916) » ; « Les débuts du réalisme (1916-1945) » ; « Le roman de l'individu (1945-1960) » ; « Le roman comme espace d'invention (1960-1980) » et « Le décentrement romanesque (de 1980 à aujourd'hui) ») et l'index offrent en effet la possibilité d'accéder facilement à l'information désirée. Un livre très pratique donc.

Si concis et si fonctionnel soit-il, *Le roman québécois* réussit néanmoins à embrasser la production romanesque québécoise depuis 1837 jusqu'à aujourd'hui[2] tout en posant un regard neuf sur le corpus québécois. Ce regard très analytique consiste essentiellement à refuser d'enfermer le roman d'ici dans le seul horizon de la question nationale, si centrale soit-elle, pour mieux le relire dans une perspective proprement littéraire, c'est-à-dire par rapport à la grande histoire du roman. « Pour cela, il faut peut-être le sortir des catégories toutes faites comme celle du roman du terroir ou, plus récemment, celle du roman migrant, catégories construites exclusivement sur la base du contenu de ces romans et sans tenir compte de leurs spécificités formelles. » (p. 100).

Car, pour Biron, la force du roman québécois réside dans le libre choix de la forme, laquelle échappe à tout carcan. En effet, les romanciers mélangent aisément les styles, s'inspirent aussi bien du conte que de la chronique, combinent la distance de l'écriture et la chaleur de la parole. Cette liberté, nous dit l'essayiste, permet au roman « de se réinventer sans cesse comme s'il n'avait que faire de toute filiation. » (p. 102). Nos romanciers, remarque-t-il, n'écrivent pas contre le roman balzacien, ou contre le roman du terroir, ni contre tel ou tel modèle. Quand Ferron affirme : « J'écris et je refais la réalité de mon pays à mon gré » (*Le Saint Élias*, cité par Biron), il résume la vision par excellence du romancier québécois qui refuse les lourdes architectures du roman réaliste au profit du désordre et de la liberté du récit.

Le roman québécois se distingue du roman d'ailleurs par une sorte d'extravagance naturelle : il aime les excroissances, le difforme, le débraillé, tout ce qui porte les marques de l'inachèvement

Quel roman par conséquent peut s'attendre à lire le lecteur étranger s'il choisit de lire un roman québécois ? La réponse de Biron est résumée dans cette belle formule « Le roman québécois se distingue du roman d'ailleurs par une sorte d'extravagance naturelle : il aime les excroissances, le difforme, le débraillé, tout ce qui porte les marques de l'inachèvement – l'absence de fini, diront certains, l'énergie de l'improvisation, diront d'autres. [...] » (p. 101).

Il se trouve que cette extravagance n'est pas étrangère à la langue d'écriture. Car, si le modèle réaliste du roman français, anglais ou russe n'a pas réussi à s'imposer au Québec, comme nous le démontre Biron, c'est parce que le romancier québécois, comme le romancier belge ou antillais, se trouve constamment confronté à la question de la langue d'écriture. Au Québec, « ce débat prend une tournure politique autour du joual dans les années 1960, mais il accompagne toute l'histoire du roman et s'exprime par des préoccupations formelles très précises. Comment faire parler les personnages d'ici sans tomber dans le folklore ou le régionalisme ? Que faire de l'anglais omniprésent dans la réalité montréalaise ? Comment concilier le code linguistique français et le code culturel nord-américain ? » (p. 16). La réponse, dit l'essayiste, varie selon qu'on s'appelle Ringuet ou Jacques Ferron !

L'autre caractéristique du roman québécois selon l'auteur tient à la fragilité du lien qui unit le personnage au monde. Cette fragilité définit et singularise sa forme d'opposition à ce monde parce que l'Histoire au Québec « est moins un héritage avec lequel l'individu doit se débattre qu'une réalité à inventer. » (p. 16). En effet, si dans le roman québécois comme dans les romans d'ailleurs, l'ingrédient essentiel du genre romanesque consiste à raconter le conflit du héros avec le monde qui l'entoure, il apparaît clairement que les personnages chez nous sont souvent obligés de construire le lien social avant même de songer à s'en libérer. Pour bien démontrer « ce sentiment d'absence que le personnage entretient vis-à-vis de la société », Biron nous rappelle à bon escient l'incipit du roman *Le Torrent* d'Anne Hébert : « J'étais un enfant dépossédé du monde. »

Par delà ces considérations analytiques explicitées dans l'introduction et la conclusion du travail de Biron, le lecteur lira sans doute avec beaucoup d'intérêt, comme moi, le quatrième chapitre consacré aux romans majeurs de la Révolution tranquille, des romans qui ont dû réinventer la langue pour mieux l'inscrire dans l'effort d'émancipation collective. Le cinquième chapitre de l'ouvrage qui aborde le décentrement romanesque des années 1980 à aujourd'hui et ouvre la réflexion sur notre devenir littéraire retiendra certainement lui aussi l'attention du lecteur. L'auteur y note « l'absence de voix dominantes [...], le brouillage des valeurs esthétiques qui rend problématique tout effort pour regrouper les romanciers selon des critères spécifiques. » Il constate par ailleurs le peu de pouvoir d'intervention de la littérature dans l'espace public. C'est comme si le roman, nous dit-il, « était sans effet sur notre société et donc en quête de sens. »

Le questionnement de l'auteur autour de notre monde actuel « où l'individu n'en finit plus d'essayer d'être lui-même, de s'épanouir dans un monde où rien ne lui résiste, mais où tout le renvoie à sa solitude. » (p. 77) mérite qu'on s'y arrête sérieusement.

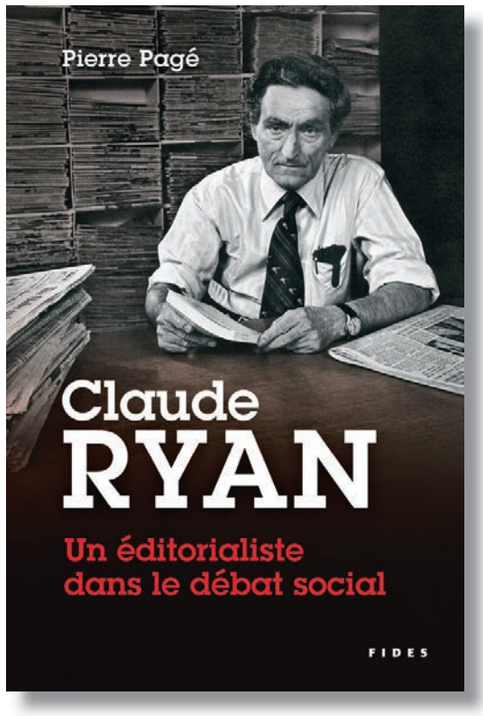
Si *Le Roman québécois* est un petit livre très pratique comme je l'ai affirmé plus haut, c'est aussi un livre fort dérangeant. En le refermant, je me suis demandé personnellement combien de temps encore le roman québécois lové dans la richesse de son foisonnement formel pourrait survivre sans un État pour lui confirmer sa place dans le monde et par conséquent sa place dans cette grande histoire du roman dont parle Biron. ❖

1 *Histoire de la littérature québécoise*, Biron, Dumont, Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, Boréal, 2007; coll. Boréal compact, 2010.

2 C'est-à-dire du premier roman canadien-français *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (fils) à *La Constellation du Lynx* de Louis Hamelin (2010)

L'EXTRÊME ÉQUILIBRISME DE L'ÉDITORIALISTE RYAN

Michel Rioux



PIERRE PAGÉ
CLAUDE RYAN. UN ÉDITORIALISTE DANS LE DÉBAT SOCIAL
Montréal, Fides, 2012, 531 pages

En 1973, soit il y a près de 40 ans, alors que le président de la CSN Marcel Pepin était emprisonné à Orsainville avec ses collègues de la FTQ et de la CEQ, j'avais rédigé *La grande tricherie*, en collaboration avec Richard Daigneault[1], conseiller du président et ancien journaliste vedette à *La Presse*. Ce livre, publié quelques mois après le Front commun de 1972 et pendant que le mouvement syndical était en effervescence, voulait faire saisir par les militantes et les militants de quelle manière se fabrique l'opinion publique. « Dans la grande assemblée québécoise, ce sont les notables qui ont le micro en mains. Rien de plus facile alors de faire croire que leur point de vue est celui de tout le monde », avions-nous écrit en page couverture.

On ne sera donc pas surpris que ce soit Claude Ryan qui ait été identifié comme « le pape du réseau ». Non seulement, sur le plan intellectuel, dépassait-il d'une tête tous les autres fabricants d'une opinion de droite répandue dans tous les médias, mais encore assumait-il cette fonction de « pape » avec une autorité certaine.

À l'époque, Ryan nous apparaissait, sans l'ombre d'un doute, comme un conservateur

> [...] profondément attaché aux valeurs fondamentales du conservatisme québécois. Prêt à toutes les réformes pour sauver ces valeurs dans leur intégrité, il se perçoit sans doute comme un homme ouvert, un homme de progrès. Ce n'est cependant pas un conservateur borné. Il n'attache pas une importance primordiale à la conservation des formes anciennes du conservatisme. Ce qu'il défend plutôt, c'est la valeur, l'idée conservatrice. Pour lui, la forme est d'une importance secondaire et doit même emprunter au modernisme si cela sauvegarde l'idée conservatrice.

Quarante ans plus tard, c'est essentiellement ce portrait qui se dégage de la magistrale analyse des éditoriaux de Claude Ryan à laquelle s'est livré Pierre Pagé, à qui on doit aussi une *Histoire de la radio au Québec*.

Un exemple. Pendant qu'une grève dite illégale éclate à la Commission de transport de Montréal au motif d'une inflation galopante qui pulvérise la valeur des salaires, Claude Ryan, au lieu de crier avec les loups qui hurlent dans les autres médias, place la paix sociale au-dessus de toutes les considérations. « L'inflation est devenue le plus grand ennemi de la paix sociale, écrit-il. Si on la laisse monter passivement, les tensions sociales atteindront inéluctablement un stade explosif » (p. 336). Dans plusieurs conflits qui éclatent durant ces années plutôt tumultueuses – par exemple celui des pompiers de Montréal, à l'usine United Aircraft de Longueuil, à la Canadian Gypsum de Joliette, dans la construction –, jamais on ne retrouve l'éditorialiste du *Devoir* du côté des déchaînés, porte-étendards du *law and order*. Sa recherche d'un ordre fondé sur la raison et son souci de préserver à tout prix la paix sociale lui interdisent de jeter de l'huile sur le feu. Mais toujours, c'est après avoir ausculté une situation sous tous ses angles qu'il s'autorise à prendre parti, comme il le fait dans cet éditorial livré lors du conflit à la CTCUM, quand les ouvriers affiliés à la CSN avaient défié la loi spéciale adoptée par le gouvernement Bourassa. « Le règne de la loi est primordial dans une société démocratique : on ne saurait trop y insister, » commence-t-il par affirmer, avant d'ajouter « mais la légalité vraiment solide est celle qui repose sur la justice, sur un partage équitable des chances et de la richesse » (p. 342).

La contribution de Claude Ryan dans les débats québécois est assurément plus nuancée que ce qu'ont pu en dire Pierre Falardeau et Pierre Bourgault, dont on se souvient des commentaires cinglants. L'homme qui pratiquait à l'éditorial un équilibrisme extrême ne pouvait pas trouver grâce aux yeux de ces deux fougueux polémistes.

Rien, en effet, ne lui déplait plus, ni ne le trouble davantage, que le désordre.

On en aura une autre preuve quand les évêques de la région de Montréal publieront en 1974 une *Déclaration des évêques* dans laquelle, prenant à témoin une liste de conflits très durs qui se vivaient sur le territoire, ils en appelaient vigoureusement à des changements majeurs aux lois du travail. Au lendemain de sa publication, Ryan y voyait une piste pour ramener la paix sociale. Tout en prenant quelque peu ses distances avec cette Déclaration. « Quand un groupe d'évêques intervient dans des questions aussi complexes que le régime syndical à l'intérieur de l'entreprise ou l'indexation des salaires, il ne saurait s'attendre à ce qu'on donne à sa parole valeur de dogme... » (p.349), ajoute-t-il pour tempérer la portée de l'appel des prélats.

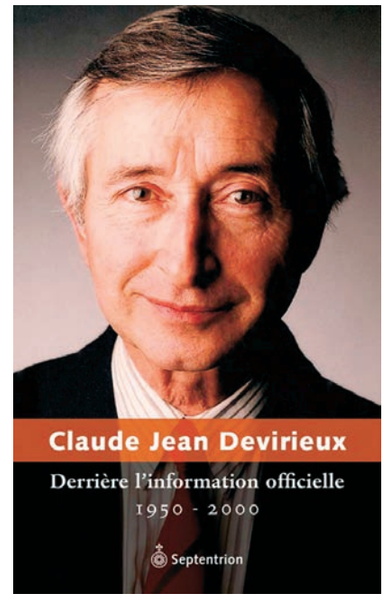
Mais s'il n'aime pas le désordre, Ryan l'éditorialiste n'est pas insensible aux rapports de forces, comme en témoigne la différence de traitement qu'il accorde aux policiers et aux employés d'hôpitaux, les uns et les autres s'étant commis dans des grèves illégales. J'ai écrit il y a 40 ans :

> Oui, il comprend la force ! La force de l'autorité et bien sûr celle de la police. Ryan est disposé à payer le plein prix la sécurité des forces policières pour avoir la paix. Il ne diffère pas en cela des politiciens ordinaires et autres représentants de la classe possédante. Son attitude est par ailleurs excessivement critique dans le cas des employés d'hôpitaux même si, pour ces derniers, les demandes salariales sont très modestes en comparaison de celles des défenseurs armés du régime en place.

Sa sollicitude à l'égard des policiers avait été débordante après leur grève illégale à l'automne 1969, alors qu'il avait écrit qu'il « ne suffit pas que les policiers soient traités suivant la loi, il faut qu'ils aient la conviction d'être traités avec justice et humanité ».

L'œuvre éditoriale de Claude Ryan s'est déployée dans plus de 3200 textes qui totalisent 7000 pages. Pour son étude, l'auteur Pierre Pagé en a retenu environ 500, qu'il réunit sous trois grands thèmes. On dénombre environ 115 textes reliés au journalisme, au droit à l'information et à la liberté de presse. Plus d'une centaine de textes touchent l'actualité religieuse de deux décennies d'évolution rapide. De son côté, ce qui peut être réuni sous le thème du débat social (Crise d'octobre, conflits de travail, etc.) est l'objet de quelque 110 éditoriaux. À cela s'ajoutent environ 160 éditoriaux touchant l'éthique sociale et médicale, en particulier ceux produits autour de 1968, après l'encyclique de Paul VI sur la contraception. La question nationale a pour sa part retenu fortement l'attention de l'éditorialiste du *Devoir*, qui lui a consacré pas moins de 150 éditoriaux.

1 Confédération des syndicats nationaux, Richard Daigneault, Michel Rioux, *La grande tricherie*, CSN, 1973, 272 pages



Claude-Jean Devirieux
Derrière l'information officielle

Sillery, Septrentrion, 2012, 286 pages

Journaliste à l'aube de ses quatre-vingts ans, Claude-Jean Devirieux s'est demandé ce qui arriverait de toutes ces informations qu'il détenait et qui n'étaient pas destinées à être publiées pour diverses raisons.

L'homme n'a pas changé de tempérament et ses réflexes de journaliste audacieux lui ont commandé de dire tout haut ces choses que l'on se chuchote entre initiés. Comme dans ce célèbre épisode de la Saint-Jean de 1968 où il n'avait pas hésité à dénoncer des actes de brutalité policière en direct en identifiant le matricule d'un policier exalté par l'ordre de frapper des séparatistes. Ce reportage lui avait valu d'être suspendu pour la journée du lendemain, jour de l'élection de Pierre-Elliott Trudeau. Protestant contre cette suspension en solidarité, ses camarades journalistes et techniciens avaient été eux-mêmes suspendus. L'élection de Trudeau s'était en quelque sorte déroulée à huis clos, du moins en français.

L'idée d'un abécédaire pour abouter ces informations éparses a été suggérée fort à-propos par Dany Laferrière. Chaque entrée révèle en effet des dessous qui donnent du relief à notre chronologie officielle des événements et renvoie allègrement à d'autres entrées. On parcourt le bouquin comme on navigue dans internet, chaque nouvelle information renvoyant à d'autres. Devirieux, de son aveu même, n'est pas tant un bon journaliste qu'un bon communicateur. Son intuition et son art de raconter lui font toujours choisir cette information qui excite la curiosité d'en savoir plus.

Les intrigues, l'espionnage, la surveillance, les détails croustillants, la sexualité qui s'insinue dans tout ça, il y a dans cet abécédaire de quoi réjouir l'amateur de politique en mal d'information. On ajoute encore quelques détails à l'affaire Claude Morin, on entrevoit le quotidien des indics de la GRC, on découvre un système d'escorte pour politiciens d'élite, les liens d'affaires de personnages internationaux prestigieux qui permettent de grossir leur fortune sous des apparences de grandes politiques, les liens entretenus par des leaders syndicaux avec des corps policiers, des mafieux au service de partis... Rien pour nous étonner aujourd'hui, mais tout pour aiguiser notre appétit pour ces informations « privées » qui éclairent les comportements politiques.

Les propos de Devirieux ne relèvent pas du simple potin distrayant. Chaque entrée de l'abécédaire est liée à des événements politiques qu'elle éclaire. S'agissant des États généraux du Canada français des années soixante, par exemple, le sens de la démarche ne nous échappe pas, y compris le rôle joué par l'organisation secréte de l'Ordre de Jacques-Cartier et l'éminence grise de l'événement, Rosaire Morin, l'homme qui « avait une mémoire ahurissante, un sens de l'organisation mathématique et une autorité naturelle ». Rosaire Morin aurait pu connaître une brillante carrière politique, affirme le journaliste, il est plutôt resté dans une ombre relative, dirigeant bénévolement la revue *L'Action nationale* tout en usant de son influence pour faire avancer la cause de l'indépendance du Québec par divers moyens.

La crise d'octobre 1970 est omniprésente dans ce bouquin truffé de révélations plus ou moins surprenantes. Sur l'assassin véritable de Pierre Laporte, les liens de ce dernier avec la mafia, la chronologie des opérations politiques et policières, on trouvera, outre les résultats d'enquête de Devirieux, ses références aux auteurs Ferron, Vallières et Hamelin. Rien pour fermer le dossier!

L'abécédaire de Claude-Jean Devirieux lui ressemble; audacieux, pertinent, bavard, charmant. Parmi ses anecdotes révélatrices des comportements des grands de ce monde se trouvent aussi de ces moments amusants où il aborde la reine d'Angleterre en français et la fait rigoler ou se rend utile aux gardes du corps de Charles de Gaulle en visite au Québec en 1967 à tel point qu'on le voit le 25 juillet une main posée sur la limousine du président comme s'il était l'un des leurs! Le général habitué à sa présence lui lancera comme à un proche: « Jeune homme, où est Couve? [le ministre des Affaires étrangères] » et Devirieux de lui ramener le ministre!

On compte aussi quelques portraits touchants, comme celui sur la fin de Judith Jasmin, et des réflexions qui témoignent de son amour du peuple québécois, comme cette admiration qu'il voue à ce pêcheur gaspésien maniant l'imparfait du subjonctif comme plus personne ne sait le faire aujourd'hui.

Reste-t-il d'autres histoires que cet abécédaire n'aurait pas épuisées? Probablement. En entrevue, Devirieux en parle: « Je voulais inclure ces histoires en donnant les noms, mais mon éditeur n'a pas voulu, pour ne pas devoir s'embarquer dans toute une histoire ». Qui sait si, dans quelques années, avec le succès que celui-ci devrait connaître, nous n'aurions pas droit à une nouvelle série d'informations qui dorment? Ou peut-être même, on peut rêver, qu'un autre acteur de la vie politique se mette à table. Comme Devirieux nous y invite, on veut aussi savoir ce qui est derrière l'information officielle.

Sylvain Deschênes

La contribution de Claude Ryan dans les débats québécois est assurément plus nuancée que ce qu'ont pu en dire Pierre Falardeau et Pierre Bourgault, dont on se souvient des commentaires cinglants. L'homme qui pratiquait à l'éditorial un équilibrisme extrême ne pouvait pas trouver grâce aux yeux de ces deux fougueux polémistes. « Rien n'effraie plus Claude Ryan que ce qu'il considère excessif », avions-nous écrit dans *La grande tricherie*. Mais parions que c'est plutôt le Ryan qui est apparu après 1978 – et surtout celui du soir du référendum de 1980 – qui était la cible de leurs propos vitrioliques. S'il faut tirer une ligne là-dessus, force est d'admettre que la contribution intellectuelle de Ryan, dans l'ensemble de son œuvre éditoriale, a davantage de chance d'être retenue par l'histoire que son engagement politique, dont les réalisations, avec le recul, apparaissent singulièrement minces. ❖

Élections 2012

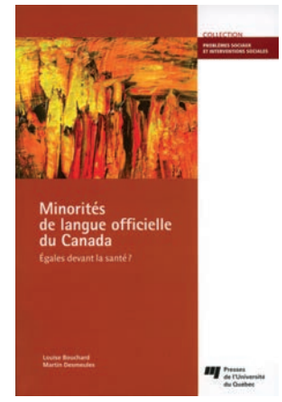
Les passes dangereuses

· Robert Laplante · Denis Monière · Michel Rioux
· Jean-Louis Bourque · Michel Roche · Simon-Pierre Savard-Tremblay
· Charles-Philippe Courtois · Gilbert Paquette · Louis Lapointe
· Pierre Serré · Michel Seymour · Mélissa Grégoire · Danic Parenteau
· Robin Philpot · Jacques Beaumier · Patrick Sabourin
· Dominic Desroches · Andrée Ferretti · André Binette
· Pierre-Paul Sénéchal · Gabriel Ste-Marie · Richard Gervais

22 analyses - 280 pages

Abonnements et achats

à la boutique www.action-nationale.qc.ca
au téléphone 514-845-8533 (sans frais: 866-845-8533)
par la poste 82, rue Sherbrooke Ouest, Montréal QC H2X 1X3
ce numéro 15 $ taxes et expédition comprises



Louise Bouchard et Martin Desmeules
Minorités de langue officielle du Canada. Égales devant la santé ?

Québec, PUQ, collection Problèmes sociaux et interventions sociales, 2011, 118 pages

Les déterminants de la santé sont relativement bien connus. Parmi les facteurs biologiques, comportementaux et environnementaux qui influent sur la santé, on trouve, entre autres, l'âge, le sexe, le niveau d'éducation, le statut socioéconomique et le lieu de résidence. La langue, instrument de communication vital entre le prestataire de soin et le patient (ou client, c'est selon), fait également partie des facteurs jouant sur la santé des communautés. Dans un livre publié aux Presses de l'université du Québec, Louise Bouchard et Martin Desmeules proposent d'examiner l'impact du facteur linguistique sur la santé des minorités de langue officielle au Canada. Le titre de leur plaquette est accrocheur, presque polémique : *Minorités de langue officielle du Canada : Égales devant la santé ?*

Dans le premier chapitre, les auteurs brossent un portrait sommaire des communautés de langue officielle au Canada et décrivent le contexte légal et politique dans lequel s'inscrivent les institutions de santé minoritaires. Au chapitre 2, ils établissent le cadre théorique de leurs analyses, identifiant certains des déterminants de la santé et expliquant comment ces derniers sont susceptibles d'engendrer des inégalités de santé. Le chapitre 3 est consacré à la présentation des analyses et des résultats. Le chapitre 4 offre une perspective canadienne sur la santé à travers divers textes et rapports émanant des gouvernements, commissions, groupes communautaires et autres intervenants œuvrant dans le secteur de la santé.

Le livre présente plusieurs lacunes, particulièrement au niveau méthodologique. Les groupes linguistiques, par exemple, sont définis selon la Première langue officielle parlée, ou PLOP, variable bricolée par Statistique Canada à partir de trois autres variables. La PLOP n'a que peu de valeur sociologique. Au Québec, par exemple, l'anglais comme PLOP désigne tout aussi bien les anglophones de langue maternelle que les allophones, les immigrants ou les autochtones anglicisés. Au Québec, l'utilisation de la PLOP gonfle le groupe anglophone de 63 % alors qu'elle n'a que peu d'impact sur le groupe francophone dans le reste du Canada.

Certaines décisions méthodologiques sont parfois étranges et injustifiées. Au tableau 3.1, par exemple, les auteurs comparent la santé de la majorité francophone du Québec à celle de la minorité anglophone hors Montréal. Pourquoi avoir exclu les anglophones de Montréal ? Pourquoi ne pas avoir comparé les anglophones hors Montréal aux francophones hors Montréal ?

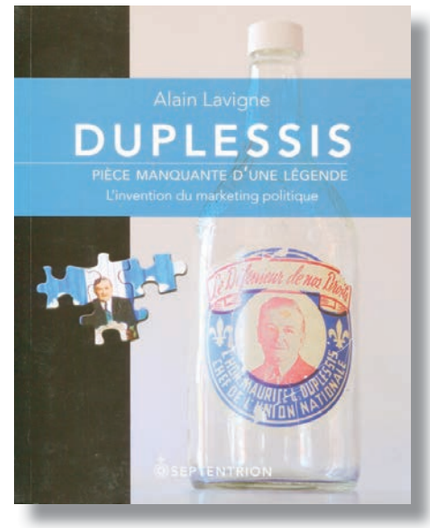
Si les deux premiers chapitres sont passablement intéressants, ils ne présentent rien de très original. Le chapitre sur les perspectives canadiennes sur la santé présente quant à lui un soporifique chapelet de recommandations et d'objectifs gouvernementaux convenus. Par exemple, on y explique que les intervenants en santé doivent pratiquer une « offre active » de services en français, c'est-à-dire qu'ils doivent offrir d'emblée des services en français plutôt que d'attendre que le patient en fasse la demande... Vous m'en direz tant.

Au final, faute de données solides et d'analyses rigoureuses, les auteurs n'auront eu d'autre choix que de tourner autour du pot. Ils n'ont pas réussi à isoler ce qui, dans le facteur proprement linguistique, agit directement sur la santé des communautés minoritaires.

Patrick Sabourin

LES MOYENS DE L'AMBITION

Jean-Charles Panneton



ALAIN LAVIGNE
DUPLESSIS, PIÈCE MANQUANTE D'UNE LÉGENDE. L'INVENTION DU MARKETING POLITIQUE
Sillery, Septentrion, 2012, 200 pages

Maurice Duplessis est l'une des figures les plus connues de l'histoire politique contemporaine du Québec. Cela pourrait-il ne tenir qu'à la longévité de sa carrière politique ? Après tout, il fut premier ministre du Québec pendant 18 ans, ce qui représente une éternité en politique. Dans son ouvrage *Duplessis, pièce manquante d'une légende*, l'auteur, Alain Lavigne, historien, politologue et professeur d'information et de communication à l'Université Laval, nous apporte un autre élément de réponse des plus intéressants et tout à fait inusité. On savait que les unionistes avaient mis en place un système de financement occulte qui leur permettait de déployer leur terrible « machine » lors des campagnes électorales. On connaissait également les méthodes frauduleuses utilisées par les unionistes pour gagner les élections : intimidation, vols de boîtes de scrutin, adoption de la loi 34 qui donne aux unionistes le contrôle des listes d'électeurs, etc. Mais ce que l'on savait moins, c'est qu'en matière de publicité, Joseph-Damase Bégin, député de Dorchester et organisateur en chef de l'Union nationale, utilisait de manière novatrice le marketing politique pour mieux « vendre » le chef de l'Union nationale. Et cette histoire a débuté par une passion de collectionneur, celle de l'auteur, qui passe ses loisirs à rechercher des objets promotionnels rattachés à Duplessis et à l'Union nationale dans les marchés aux puces et les ventes de garage.

Des méthodes novatrices de marketing politique

D'entrée de jeu, l'auteur nous présente le grand architecte de la propagande unioniste, Joseph-Damase Bégin. Vendeur d'automobile qui devient député unioniste de Dorchester, Bégin applique d'abord le marketing commercial, dont il maîtrise les rudiments, à son propre comté. Duplessis lui donne ensuite carte blanche même s'il n'a lui-même qu'une confiance limitée envers le marketing politique. En 1946, un directeur de la propagande se joindra à Bégin en la personne de Paul Bouchard, présenté comme le fondateur et directeur du journal séparatiste *La Nation*. Étrangement, l'auteur passe sous silence la passé fasciste de Bouchard. Mais on se doute bien que la propagande utilisée notamment par les régimes fascistes du sud de l'Europe (Salazar, Franco et Mussolini) durant la Deuxième Guerre mondiale a dû avoir une influence certaine peut-être moins sur les contenus que les méthodes utilisées par le directeur de la propagande. Voilà une piste intéressante qui mériterait d'être explorée plus avant.

Grâce au système de ristournes mis en place par les unionistes, le trésorier Gérald Martineau constitue une importante caisse électorale au fil des ans dans laquelle [Joseph-Damase] Bégin peut piger en temps d'élection.

Les campagnes électorales de 1936 à 1956

Les moyens financiers plutôt limités des élections de 1939 et 1944 n'empêchent pas Bégin d'utiliser des méthodes de marketing novatrices pour l'époque. Il fait publier *Le catéchisme des électeurs*, il fonde le journal *Le Temps* et utilise avantageusement le nouveau média de la radio pour rejoindre la population québécoise puisque la grande majorité des journaux soutiennent les libéraux. En 1946, Bégin devient l'organisateur en chef du parti pour l'ensemble du territoire québécois. Grâce au système de ristournes mis en place par les unionistes, le trésorier Gérald Martineau constitue une importante caisse électorale au fil des ans dans laquelle Bégin peut piger en temps d'élection. En 1948, il investira d'ailleurs 3 M$ dans sa campagne publicitaire, en plus d'acquérir le *Montréal-Matin* et de faire publier une série de brochures sur plusieurs grands thèmes. Aux élections de 1952, c'est près de 5 M$ qui seront investis dans la campagne alors qu'en 1956, les organisateurs unionistes s'appuient sur un budget de 9 M$. Une somme colossale pour l'époque !

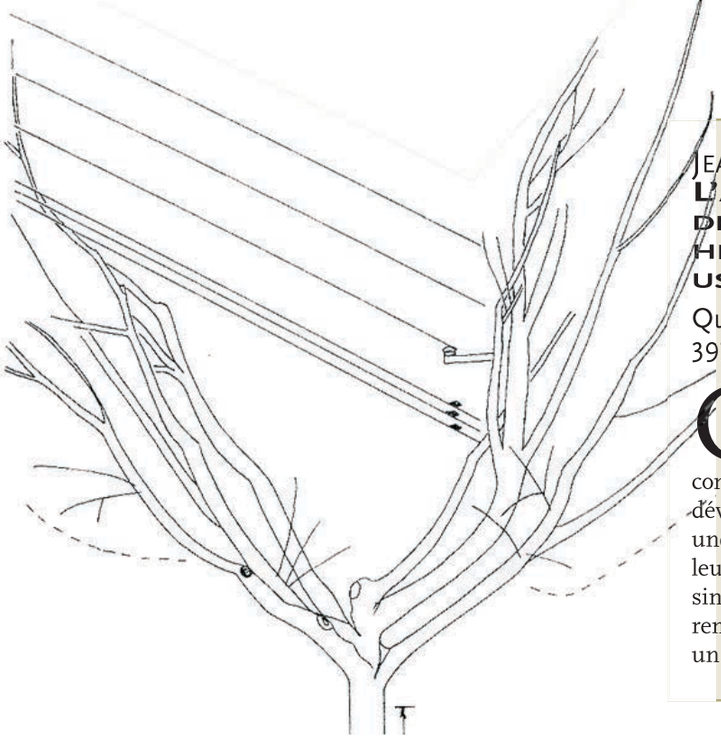
Comme le souligne l'auteur, ces budgets d'importance permettent à Bégin de créer de nombreux objets promotionnels, qui représentent dans la plupart des cas le chef de l'Union nationale, prennent des formes variées : films, photos, affiches, macarons, bas-reliefs, bustes, aquarelles, boîtes à cigares, bandes dessinées, chapeaux de matelots, verres, calendriers, pochette d'allumettes et rubans. L'auteur a d'ailleurs constitué une collection composée de ces objets qu'il a présentée au Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières durant l'été 2012 et qui se poursuit jusqu'en janvier 2013.

Maurice Duplessis, libérateur d'un peuple

Dès la campagne électorale de 1944, Bégin développe un véritable culte de la personnalité du chef de l'Union nationale. En 1944, il est présenté comme un grand homme d'État, digne successeur des Louis-Joseph Papineau, Louis-Hippolyte LaFontaine, George-Étienne Cartier et Honoré Mercier. En 1948, le slogan percutant est fortement nationaliste associant Duplessis au nouveau drapeau du Québec : *Les libéraux donnent aux étrangers, Duplessis donne à sa province*. En 1952 comme en 1956, le nom du chef est omniprésent aussi : *Laissons Duplessis continuer son œuvre* et en 1956 *Avec Duplessis, c'est le progrès*.

Par la suite, l'auteur consacre quelques pages à la contre-propagande libérale qui, précise-t-il, se révèle efficace à l'élection de 1939 avant d'amorcer un long déclin, faute de moyens financiers, durant les années 1940 et 1950. Dans la dernière partie du livre, l'auteur se penche sur la mise en mémoire de Duplessis après son décès en 1959. L'Union nationale et les sympathisants de l'ancien premier ministre, regroupés au sein des Amis de Duplessis, vont lancer diverses initiatives visant à rappeler le rôle du *sauveur* et à s'assurer qu'il ne tombe pas dans l'oubli : production d'un documentaire, érection d'un monument à Trois-Rivières puis à Québec. De plus, de nombreux ouvrages hagiographiques sont publiés dont ceux de l'historien Robert Rumilly et de l'homme d'affaires Conrad Black.

C'est peut-être tout cela qui explique qu'encore aujourd'hui, la stature de Maurice Duplessis demeure imposante. Que l'on soit opposant ou partisan, Duplessis ne laisse personne indifférent alors que d'autres premiers ministres, qui ont été au pouvoir sur d'aussi longues périodes, tels Lomer Gouin et Louis-Alexandre Taschereau, ont pratiquement sombré dans l'oubli. Grâce à son ouvrage, Alain Lavigne nous fait mieux comprendre les moyens qui ont permis à Duplessis de se constituer une stature presque invincible dont le rayonnement se fait toujours sentir et il nous révèle ainsi un aspect méconnu de la terrible « machine » de l'Union nationale. Une contribution de premier plan qui permet assurément d'enrichir l'histoire politique contemporaine du Québec. ❖

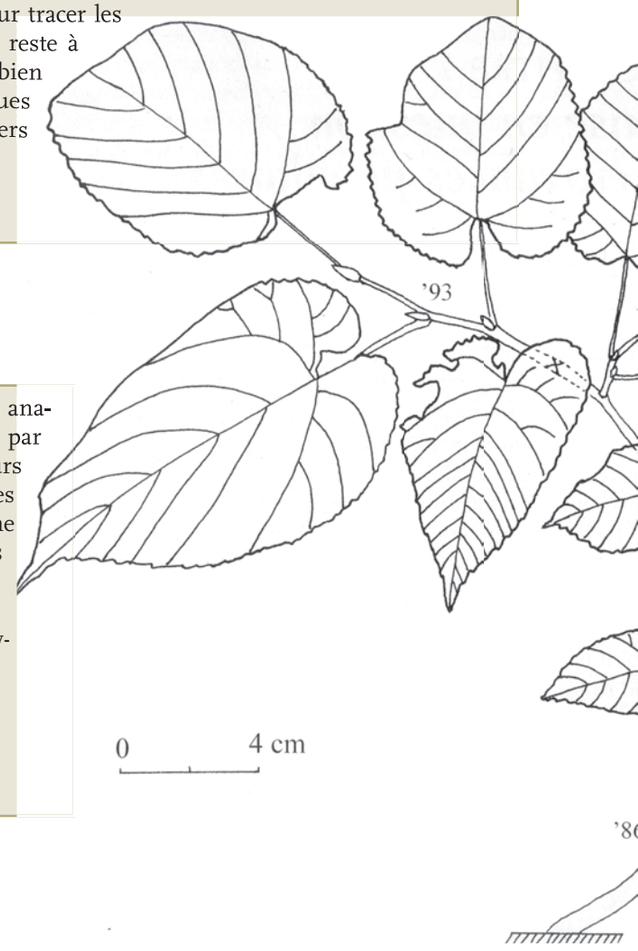


Jeanne Millet
L'architecture des arbres des régions tempérées. Son histoire, ses concepts, ses usages

Québec, Les Éditions MultiMondes, 2012, 397 pages

C'est un ouvrage aussi magnifique que méticuleux que propose Jeanne Millet aux « amoureux des arbres » et à tous ceux « qui désirent mieux comprendre comment différentes espèces d'arbre se développent et mettent en place, chacune à sa manière, une disposition particulière des branches, c'est-à-dire leur architecture ». Très abondamment illustré de dessins de l'auteur, de planches et de photos, fort bien rendus par un rigoureux travail d'édition, ce livre est un pur délice.

Plaidoyer pour une méthode et un paradigme scientifique qui le placent au cœur des débats des botanistes avec les écologistes et les ingénieurs forestiers, le livre n'en sert pas moins les préoccupations pratiques des aménagistes comme des élagueurs et des arboriculteurs. Couvrir et bien servir un pareil éventail de préoccupations et les traiter sans rien sacrifier de la rigueur et de la clarté de l'exposé tient de la véritable prouesse. Il y a quelque chose de classique dans cette approche qualitative, quelque chose qui marque profondément le produit fini. Jeanne Millet vient de produire ici un ouvrage fondateur. Ses propres réserves sur le caractère provisoire de certains résultats, sur la nature de certaines hypothèses et son insistance à pointer tout ce qu'il reste à faire ne sont pas signes d'incomplétude, mais bien plutôt des balises jetées pour tracer les voies de ce qu'il reste à explorer, aussi bien dans les pratiques que dans l'univers conceptuel.



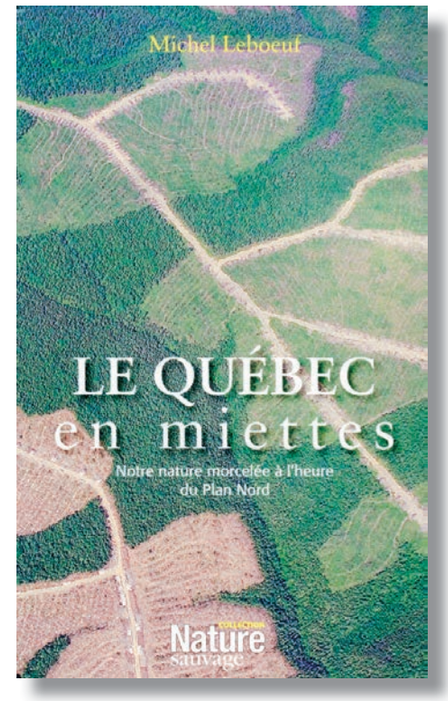
Les initiés apprécieront l'effort de précision du langage et de description analytique. Les amateurs ne seront pas déroutés par l'exposé, fort bien appuyé par les dessins et photos. Les divers modèles d'architecture, les logiques de leurs combinaisons, les exemples et la description se rapportant aux diverses espèces sont présentés avec une claire sobriété. L'auteure, à l'évidence, a œuvré avec une passion n'ayant d'égale que la patience entêtée partout manifeste dans les divers chapitres. C'est une certaine façon de faire de la science qui redonne ses lettres de noblesse aux qualités de base de l'esprit scientifique : curiosité sensible, sens de l'observation et souci du détail servent admirablement une ambition analytique affranchie de tout fétichisme quantitatif.

Voilà un véritable ouvrage de référence.

Robert Laplante

RAPAILLER LE TERRITOIRE

Robert Laplante



MICHEL LEBOEUF
LE QUÉBEC EN MIETTES. NOTRE NATURE MORCELÉE À L'HEURE DU PLAN NORD
Éditions Vélo Québec, collection Nature sauvage, Montréal, 2012, 207 pages

Alors que se poursuit une offensive majeure pour ouvrir aux appétits les plus gloutons les grands espaces du nord du Québec, il était plus que pertinent de faire le point sur ce que signifie une telle offensive pour la nature et l'environnement. Cela s'impose d'autant plus que le Québec habité est de plus en plus morcelé, laissant infligeant à une nature en miettes des sévices qui tôt ou tard se retourneront contre nous. Michel Leboeuf poursuit ici de belle manière un travail de vulgarisation scientifique qui lui avait valu pour un autre ouvrage[1] le prix Hubert-Reeves 2011 en présentant une synthèse fort accessible des enjeux soulevés par une occupation du territoire qui n'a de cesse de fragmenter les espaces naturels et de les quadriller en y plantant diverses infrastructures.

Se penchant tout aussi bien sur le Québec développé que sur celui des espaces naturels les moins perturbés, l'ouvrage fait le point sur l'état des connaissances en matière d'analyse et de compréhension des perturbations écologiques responsables de la fragmentation et de la dégradation des habitats. Ce sont là les deux facteurs qui pèsent le plus lourdement sur la réduction de la diversité biologique, deux facteurs qui, du coup, appauvrissent l'environnement et réduisent son potentiel de soutien au développement humain, un soutien, faut-il le dire, indispensable.

Habilement présentés dans une première partie de l'ouvrage, les concepts clés sont expliqués à partir d'exemples concrets, allant du plus lointain et extrême (comment la vie se réinstalle après une éruption volcanique) au plus familier – la situation dans l'ile d'Anticosti et l'archipel des îles de la Madeleine. Une série de planches fort réussies donnent une illustration et une récapitulation des concepts qui permettent de saisir simplement les dynamiques écologiques illustrées : les notions d'habitat fragmenté, d'effet de bordure, de connectivité, etc. sont rendues avec une exceptionnelle clarté et un esprit de synthèse qui permettent au lecteur de bien comprendre ce qui se trouve au fondement des logiques qui charpentent l'occupation du territoire par l'humain aussi bien que par la faune ou la flore.

Les succès sont possibles, certains sont déjà accomplis, plusieurs sont à portée de main. À la condition toutefois de bien réaliser que les diverses mesures de protection du territoire ne dressent pas des obstacles au développement, mais qu'au contraire, elles servent de fondement à un autre modèle de développement.

La compréhension des enjeux de protection s'inscrit ainsi dans un registre qui n'a pas grand-chose à voir avec le romantisme des grands espaces ou les bons sentiments. Une nature malmenée par des intrusions insouciantes ou coupables ne s'instrumentalise pas sans conséquences graves pour la société et la préservation de la vie elle-même. La nature a ses modes de réponses propres dont il faut tenir compte. Pour faire les bons choix d'aménagement, il faut une connaissance fine des réponses systémiques aux perturbations. Cette connaissance permet de repérer plusieurs paradoxes qui peuvent faire déraper les meilleures bonnes intentions, comme ceux-là que soulève, par exemple, la multiplication des petites superficies protégées au détriment de grands espaces d'un seul tenant, plus productifs et de meilleur support pour la biodiversité.

Des combats pour préserver l'aire de nidification de la grive de Bicknell ou l'habitat de la chauve-souris ne sont pas des combats anecdotiques : ils pointent des enjeux majeurs, ils servent aussi de révélateurs. Les défis sont aussi nombreux que complexes, variables selon les lieux, les espèces, la nature des menaces, etc. Michel Leboeuf fait bien comprendre que le caractère globalisant des préoccupations pour la nature n'a rien d'une logique capricieuse coupée des grands choix de société. Les exemples font bien saisir ce qui se dresse comme exigence écologique dans les plaidoyers pour la création des aires protégées et l'intégration des préoccupations environnementales dans les processus décisionnels affectant l'occupation et l'exploitation du territoire.

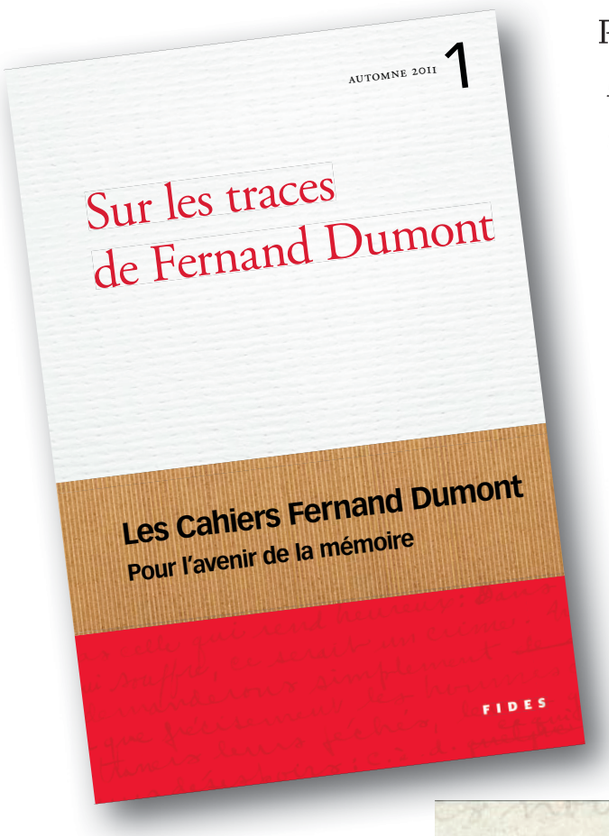
C'est une affaire de qualité de vie aussi bien que d'économie entre lesquelles il faut apprendre à mieux tisser les liens. Présentée dans la dernière partie de l'ouvrage, la stratégie des quatre R (pour Réserver, Restaurer, Réconcilier et Reconnecter) décrit bien les divers registres des actions à entreprendre et la variété de même que l'ampleur des interventions à considérer. On y trouvera matière non pas tant à se désoler qu'à se mobiliser.

Les succès sont possibles, certains sont déjà accomplis, plusieurs sont à portée de main. À la condition toutefois de bien réaliser que les diverses mesures de protection du territoire ne dressent pas des obstacles au développement, mais qu'au contraire, elles servent de fondement à un autre modèle de développement.

L'ouvrage sera très utile aux citoyens qui peinent à se retrouver dans les débats conservationnistes, en particulier ceux-là qui portent sur les aires protégées. Au plus loin du Nord ou dans les proches banlieues, au centre-ville de la métropole ou dans les réserves fauniques, la façon dont nous nous posons dans le paysage conditionne des réponses qui ne sont pas toujours celles que nous souhaiterions. Mieux comprendre la nature nous permettra de faire des choix plus judicieux et nous ouvrira la voie d'une prospérité durable. ❖

1 Michel Leboeuf, *Nous n'irons plus au bois*, Montréal, Vélo Québec Éditions, collection Nature sauvage, 2010,

Les Cahiers Fernand Dumont



Publiés une fois l'an, *Les Cahiers Fernand Dumont* souhaitent redonner une voix à un certain humanisme, à cette « foi anthropologique » que Fernand Dumont a su incarner tout au long de sa vie, à travers son oeuvre et ses divers engagements dans la Cité.

Tournés vers « l'avenir de la mémoire », ils s'adressent aussi bien aux chercheurs et aux étudiants qu'au grand public cultivé, bref à tous ceux et celles qui veulent prendre la mesure des grands enjeux de la culture contemporaine, au Québec comme ailleurs.

Fernand Dumont (1927-1997) est sans contredit l'un des intellectuels québécois les plus importants. Sociologue de formation, il a campé aux marges de la philosophie et de la littérature et n'a eu de cesse d'interroger avec rigueur et passion la société québécoise, la culture et l'essence de l'homme.

Ce premier numéro réunit onze de ses articles, écrits entre 1949 et 1996, anciens, oubliés ou repris sous une autre forme, tous passionnants, tous jalons significatifs qui dessinent les contours d'une figure majeure de l'histoire des idées au Québec. Deux études, la première du sociologue français Gérard Fabre, la seconde prenant la forme d'un témoignage de l'ethnologue et sociologue français George Balandier, parachèvent ce dossier, par ailleurs accompagné de nombreux documents et photos, dont plusieurs inédits.

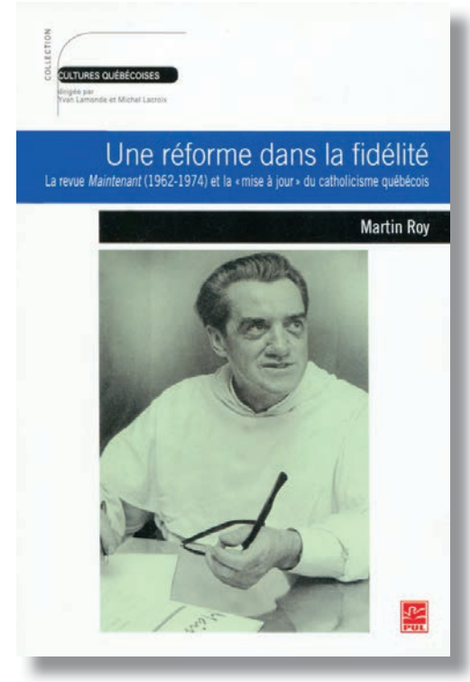
Publiés une fois l'an, Les Cahiers Fernand Dumont *souhaitent redonner une voix à un certain humanisme, à cette « foi anthropologique » que Fernand Dumont a su incarner tout au long de sa vie, à travers son œuvre et ses divers engagements dans la Cité. Tournés vers « l'avenir de la mémoire », ils s'adressent aussi bien aux chercheurs et aux étudiants qu'au grand public cultivé, bref à tous ceux et celles qui veulent prendre la mesure des grands enjeux de la culture contemporaine, au Québec comme ailleurs.*

abonnements
www.uqtr.ca/cahiersdumont

soumettre un article
cahiers.dumont@uqtr.ca

MAINTENANT APRÈS

Lucia Ferretti



Martin Roy
Une réforme dans la fidélité. La revue *Maintenant* (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois

Québec, PUL, 2012, 321 pages

C'est un grand privilège, pour un historien, que ses interprétations soient jugées assez provocantes pour déclencher de nouvelles études. Selon Martin Roy, dans *Les origines catholiques de la Révolution tranquille* (trad. fr. chez Fides, 2008), Michael Gauvreau aurait fait de la revue *Maintenant* une revue tout à gauche ayant directement contribué à « sortir » l'Église de la société québécoise et le catholicisme de notre culture. Or, cette revue, d'abord dominicaine puis laïque, fut-elle vraiment aussi gauchiste que cela ? C'est à examiner cette question que le jeune historien de l'UQAM a consacré un excellent mémoire de maîtrise d'où ce livre est tiré.

En deux parties et dix chapitres, Roy nous propose d'abord une histoire de la vie interne puis une véritable exégèse de *Maintenant*.

De 1962 à 1968, *Maintenant* fut une revue dominicaine, c'est-à-dire jouissant à la fois du prestige intellectuel de l'Ordre, de son soutien financier... et néanmoins d'une liberté éditoriale remarquable. La revue put ainsi exprimer des vues divergentes de la stricte orthodoxie romaine (notamment sur la contraception artificielle en 1965) et des positions politiques bien tranchées (appui au NPD aux élections fédérales de 1968). Mais cela ne fut pas sans coût : le maître de l'Ordre, un conservateur, exigea le remplacement du père Henri-Marie Bradet à la direction en 1965; puis des pères québécois, heurtés de l'engagement politique de leur confrère Vincent Harvey, obtinrent que les dominicains cessent de financer la revue en décembre 1968. Soutenue désormais par un Pierre Péladeau respectueux de son autonomie éditoriale, *Maintenant*, dirigée par Hélène Pelletier-Baillargeon à partir de 1973, devint le creuset de la réflexion sur la sécularisation de la société et la politisation des chrétiens, mais elle délaissa rapidement les thèmes à incidence ecclésiale et accueillit même des non-croyants déclarés dans l'équipe de rédaction. La revue dut fermer lorsque, au vu de ses déficits continuels et sans remède, son mécène annonça en 1974 qu'il se retirait.

La deuxième partie de l'ouvrage donne à lire une remarquable analyse de discours, car tout en nuances et reposant sur une profonde connaissance du contexte ecclésial et social de cette période marquée par Vatican II et la Révolution tranquille. L'auteur y défend que tout au long de son histoire, *Maintenant* a cherché à penser ce que pourrait être une « modernité catholique ». Qu'est-ce à dire ?

Contre le cléricalisme, le conservatisme, l'autoritarisme, l'ascétisme, l'anticommunisme et l'autonomisme qui, selon eux, avaient jusque-là caractérisé l'Église québécoise et le catholicisme, les rédacteurs de *Maintenant* se prononcèrent, certes, à la fois en faveur du démantèlement du régime de « chrétienté » et pour l'engagement politique des croyants. On ne peut pour autant prétendre qu'ils versèrent dans le gauchisme que leur reproche Gauvreau, avance Roy, parce que cette remise en question ne dépassa jamais certaines limites.

Les rédacteurs de la revue *Maintenant* s'en prenaient peut-être à une Église québécoise (sinon romaine) qui n'existait déjà plus dans les années où elle a paru.

Ainsi, contrairement au Mouvement laïque de langue française par exemple, *Maintenant* ne poussa jamais sa revendication de laïcisation des institutions sociales jusqu'à exiger que cesse dans l'espace public et dans les institutions publiques l'expression de l'identité et de la sensibilité catholiques. Il devait rester possible que les croyants puissent apporter un témoignage évangélique au sein d'institutions neutres : la revue s'élevait contre le discours qui, déjà à cette époque, voulait séquestrer la foi dans le placard de la sphère privée.

De même, tout en adhérant au principe moderne de l'autonomie du champ politique, on n'acceptait pas sa complète séparation d'avec la religion. On réclamait plutôt pour le croyant le droit de vivre sa foi et ses valeurs au sein de ses engagements politiques. Et c'est en vertu d'une grille de lecture inspirée en partie de la théologie de la libération, du moins dans ses interprétations les plus modérées, que *Maintenant* s'est prononcée en faveur d'un Québec socialiste puis indépendant. Ce faisant, la revue cherchait à ancrer l'Église dans les préoccupations séculières. Cependant, elle n'alla pas jusqu'à évacuer complètement la dimension eschatologique et rappela tout au long de son existence que le « Royaume de Dieu » ne se réduit pas à l'avènement d'une plus grande justice et fraternité *hic et nunc*, mais qu'il demeure plutôt l'unique absolu auquel tous les hommes, de tous les temps, peuvent aspirer.

Roy, enfin, montre comment *Maintenant* a cherché à réconcilier modernité et tradition sur la question de l'autonomie de conscience des croyants; et il prend pour exemple le grand débat du temps sur la contraception artificielle. La revue adhéra pleinement au courant théologique personnaliste qui faisait depuis l'après-guerre de la sexualité conjugale non seulement le moyen de la procréation, mais la source du maintien et du renouvellement de l'union affective des époux. Renvoyant comme inacceptable autant l'intransigeance du magistère romain que l'émancipation autoproclamée d'une morale strictement subjective, *Maintenant* a voulu proposer ce qu'elle considérait comme une voie de responsabilité pour le couple : un oui à la famille, et cela dans des proportions qu'il se considérait capable d'assumer.

Bref, on voit que sur tous ces thèmes (sécularisation, engagement politique, conscience personnelle), la revue a cherché à inventer une position catholique moderne, distincte de la modernité libérale, en ce qu'elle cherchait à concilier la grande tradition de l'Église et l'innovation requise par les défis de l'époque.

C'est peut-être beaucoup demander à un mémoire de maîtrise, même excellent, que de prendre une distance plus critique à l'égard de son objet d'étude. Ainsi, on aurait aimé que soit posée la question : jusqu'à quel point la lecture que *Maintenant* a faite de l'Église de son temps était-elle juste ? Au moment de Vatican II et de la Révolution tranquille, l'Église québécoise a fait un effort d'*aggiornamento* vraiment considérable et, sur certains points, parfois plus radical que la revue elle-même : je pense notamment à tous ces prêtres, religieux et religieuses bien plus fermement inspirés que *Maintenant* par la théologie de la libération et engagés concrètement au service du changement social dans

suite à la page 22

suite de la page 21

les milieux défavorisés de nos villes et régions; ou à un certain acharnement de l'Église conciliaire contre les dévotions traditionnelles qui avaient fait la pratique de générations de croyants. Les rédacteurs de la revue *Maintenant* s'en prenaient peut-être à une Église québécoise (sinon romaine) qui n'existait déjà plus dans les années où elle a paru. Par ailleurs, malgré toute la justesse de son analyse qui convainc sans réserve, Martin Roy ne réussit pas à invalider l'interprétation de Gauvreau parce qu'il est muet sur certains travers de la revue qu'il analyse et sur lesquels cet historien a insisté. Gauvreau reproche à *Maintenant* son intellectualisme, son élitisme, sa condescendance pour la religion des masses, son incompréhension du sentiment religieux voire de la piété, son refus de prendre en compte de très nombreuses fonctions de la foi et de la religion pour l'ensemble des croyants qui entrent en relation avec le Dieu trinitaire et les saints par la prière de louange, de demande, d'action de grâce. Toutes ces dimensions, qui expliquent en bonne partie le jugement de Gauvreau sur *Maintenant*, sont absentes de l'analyse de Martin Roy, qui s'en tient au projet théologique, social et politique de la revue sans trop le remettre en question.

Voici néanmoins un ouvrage stimulant, et qui, au-delà de son objet propre, en dit beaucoup sur une époque du Québec dont on s'aperçoit de plus en plus qu'elle ne fut pas faite seulement de ruptures, mais aussi de continuités. ❖

Jean-Marc Piotte
Une amitié improbable : correspondance 1963-1972. Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur

Montréal, Lux, 2012, 94 pages

Même après sa mort, on continue de publier des écrits inédits de Pierre Vadeboncoeur, cette fois grâce aux soins de Jean-Marc Piotte, autre auteur prolifique. La parution de ce bref recueil de leur correspondance mutuelle nous les fait connaître un peu mieux, mais l'intérêt de celle-ci réside surtout dans son aptitude à nous faire goûter quelque peu l'ambiance sociopolitique bouillonnante des années 1960.

On rétorquera avec raison que tant d'autres ouvrages l'ont déjà fait, souvent fort bien. Cette fois-ci la valeur ajoutée réside probablement dans le ton, plus intime, employé pour traiter des questions et enjeux de cette décennie. Et même si les 26 lettres échangées entre les deux hommes n'avaient pas pour but essentiel d'analyser la conjoncture, il reste qu'elles offrent un aperçu utile et plaisant de quelques grands défis qu'affrontaient les progressistes radicaux entre 1963 et 1972. Une éclairante introduction nous est d'ailleurs fournie par Jacques Pelletier, qui décrit le parcours respectif de Piotte et Vadeboncoeur, le contexte dans lequel ils se sont connus puis ont forgé leur amitié, ainsi que le motif du caractère improbable de cette dernière.

Disons-le d'emblée, ce livre nous renseigne davantage sur Piotte que sur Vadeboncoeur. Le premier signe 16 des lettres et se livre plus généreusement aux confidences que le second, à qui semble plaire davantage le rôle de confident et conseiller. Alors dans la vingtaine, Piotte est sujet à une certaine forme de candeur, par opposition à un Vadeboncoeur d'âge mur, plus prudent et réservé.

Ce petit ouvrage intéressera les personnes friandes d'histoire de la gauche québécoise durant la Révolution tranquille. On retiendra, par exemple, le rayonnement que pouvait avoir à l'époque le mouvement syndical, à la fois comme force de combat social, mais aussi par son influence intellectuelle. Pensons au rapport présenté au congrès de la CSN en 1968, intitulé *Le deuxième front*, ou encore aux trois manifestes publiés par les centrales au début des années 1970.

On mesurera également la difficulté des choix qui s'offrent aux acteurs partisans et sociaux en cette ère d'intense agitation. De nombreux pans de la gauche sont en effet hésitants devant les chantiers qui s'ouvrent alors: émancipation nationale, socialisme, ainsi que quelques tentations plus exotiques ou spectaculaires (lutte armée, communisme, contre-culture, situationnisme, etc.). Cette gauche se questionne, avance à tâtons, explore et expérimente. Piotte écrit le 15 février 1969: «le communisme chez nous [...] est un anachronisme. Il faut donc inventer quelque chose de nouveau. C'est ce que je cherche.»

On réalisera qu'une part de la gauche québécoise de l'époque ne jouit pas d'une grande profondeur historique et est sujette autant à la fougue qu'aux dérapages propres à son jeune âge. Piotte et Vadebondoeur sont bien conscients des principaux pièges qui la guettent; leurs échanges épistolaires sont pour eux l'occasion de se communiquer leur évaluation critique. Par exemple, le 12 novembre 1966, Piotte condamne le «dogmatisme finaliste et angélique des intellectuels de gauche». Ce à quoi Vadeboncoeur ajoute, le 3 mai 1967: «La gauche politique se conduit comme une idiote, multiplie les scissions et autres éclats insensés». Ces défauts, pourtant lucidement identifiés, vont perdurer encore longtemps...

La décennie couverte constitue un temps fort de la formation de la pensée de Piotte, en particulier les années 1966 à 1972. Il s'agit d'un moment décisif dans la vie de l'intellectuel, durant lequel vont se sédimenter un certain nombre de choix épistémologiques, de dispositions théoriques et de préférences politiques. Cet opuscule permet de compléter le portrait des rapports complexes que cet auteur entretient avec la gauche réellement existante au Québec, portrait peu à peu constitué au fil d'ouvrages précédents, comme *Un parti pris politique* (VLB, 1979), *La communauté perdue* (VLB, 1987) et *Un certain espoir* (Logiques, 2008).

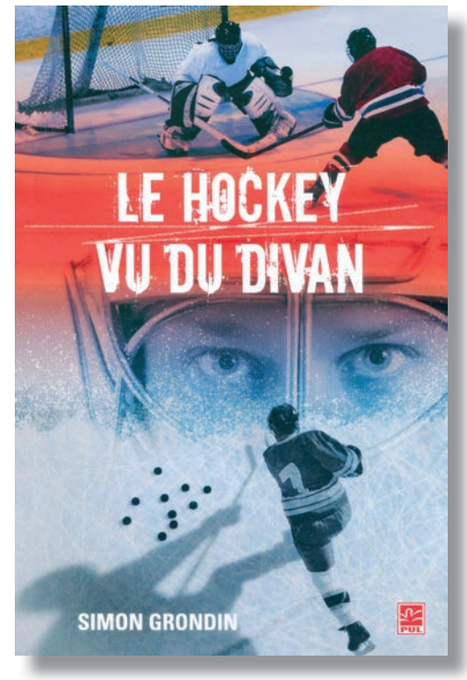
La grande faiblesse de cette correspondance est la quantité de trous béants qu'elle affiche, notamment au sujet de la période allant du 7 janvier 1969 au 6 juillet 1972 (aucune lettre n'est reproduite s'agissant de ces trois années) et au sujet des principaux acteurs du combat nationaliste (à part André Laurendeau, ils sont tous absents: Pierre Bourgault, René Lévesque, le RIN, le MSA-PQ, le FLQ, le FRAP...). Pour compenser partiellement cette dernière lacune – et pour aider le lecteur –, il aurait été souhaitable de publier en annexe quelques articles de *Parti pris*, comme la fameuse «Lettre à une militante» (Jean-Marc Piotte, vol. 5, No 8-9, été 1968, p. 37-39), plusieurs fois mentionnée dans le livre, ou encore les «Salutations d'usage» de Vadeboncoeur (vol. 1, No 1, octobre 1963, p. 0-52) à la création de la revue indépendantiste et socialiste.

La chronologie publiée à la fin du recueil est fort pertinente, mais certains énoncés pourraient être nuancés. Ainsi, devant l'entrée 1970, il est écrit: «Émergence du mouvement des femmes avec la mise sur pied, entre autres, du Front de libération des femmes (FLF)». Cette formulation fait l'impasse sur plusieurs décennies de luttes féministes au Québec et sur l'apparition, antérieure à 1970, de maintes figures et organisations féministes, dont la Fédération des femmes du Québec. À l'entrée 1973, il faudrait considérer que l'influence des groupes d'extrême gauche mentionnés (En Lutte, Parti communiste ouvrier, Groupe socialiste des travailleurs du Québec) ne se limite pas à la seule «deuxième moitié des années 1970». En effet, les deux organisations maoïstes disparaissent en 1982-83, tandis que le GSTQ s'éteint en 1987.

Philippe Boudreau

L'ARCHAÏSME VICTORIEN SUR PATINS

Domnic Desroches



SIMON GRONDIN
LE HOCKEY VU DU DIVAN
Québec, PUL, 2012, 214 pages

Les Québécois, dit-on, sont fous du hockey. Ils aiment à croire que « mettre la rondelle dans le but » est leur sport national. Ils s'estiment, à tort sans doute, les plus grands connaisseurs de hockey au monde. *Le hockey vu du divan* arrive à point puisqu'il permettra à son lecteur, au moment où les joueurs sont en *lock-out*, que le meilleur joueur au monde, Sydney Crosby – qui a fait son hockey junior au Québec – passe plus de temps à la clinique que sur la glace et que l'on envisage le retour des Nordiques, de penser autrement un sport spectacle plus économique qu'éthique, jadis dominé par des Canadiens français. Faute d'espace disponible, notre texte se bornera à présenter les grandes articulations de l'ouvrage, car la discussion de ses fines analyses outrepasse la tâche du simple compte rendu.

Ce petit livre critique, dont le titre emprunte une métaphore issue de la psychologie des profondeurs, veut renseigner son lecteur sur ce qu'est le hockey, surtout sur ses côtés moins bien connus de l'amateur, c'est-à-dire celui qui encourage son fils le samedi et qui regarde les matchs, en empruntant les lunettes de son équipe préférée et en répétant la plupart du temps ce qu'il a entendu à la radio, bien calé dans sa causeuse. Passionné de hockey, chercheur et professeur de psychologie à l'Université Laval, l'auteur met à profit ses recherches personnelles sur le sport que tous pensent connaître, mais dont l'histoire et les anecdotes les plus subtiles échappent à la plupart. Il se propose ici de repenser le hockey à partir de son histoire, des autres sports professionnels comparables, mais aussi des chiffres.

Le livre est divisé, à l'instar des parties, en périodes. Ce manque d'originalité, bien heureusement, n'est pas présent dans les analyses proposées. La période d'échauffement est d'abord consacrée aux manières d'établir des gagnants. L'auteur montre que le modèle actuel est non seulement discutable, mais qu'on pourrait le changer, en s'inspirant du passé, pour retrouver une saison plus excitante. Il se demande non sans raison pourquoi la saison ne se diviserait pas en deux segments, ce qui permettait d'attribuer deux gagnants annuels et d'obtenir un autre format pour les séries, plus conforme à nos hivers (p. 12-19).

La première période s'ouvre sur une étude des maladies d'un sport physique qui, si on le voulait, pourrait être joué autrement et respirer la santé. Grondin explique que les règlements, dans les sports, ont toujours été appelés à changer, à évoluer, et c'est le cas au hockey. Seulement, les règles peuvent avoir une tendance à encourager un style de jeu (p. 28-36), y compris si elles sont réformées, comme en 2005. Cela signifie que si on ne respecte pas les règles, on risque de perdre à la fois l'esprit et le jeu. Conséquent, l'auteur présente ensuite l'évolution d'un sport spectacle afin de mieux comprendre à quel point l'arbitrage est le symptôme d'un mal plus profond. Sur la question de l'arbitrage, on comprendra, en comparant les sports, à quel point le hockey est archaïque : il est relativiste, car l'art de distinguer entre l'acceptable et l'inacceptable y est contaminé, le rapport entre l'acte et la sanction arbitraire. Fin psychologue, l'auteur présente un test de perception qui montre que le jugement objectif est difficile (p. 46). Ce diagnostic sera bien compris lorsque l'on abordera le problème récurrent de la violence et des bagarres. Il est de notoriété que les bagarres et les coups de bâtons, tolérés par les arbitres, servent des intérêts, entraînent de la violence et ternissent l'image sérieuse du hockey. Après avoir présenté les préjugés qui « justifient » les bagarres, et contre ce problème qu'il faut d'abord savoir reconnaître, on réhabilitera ici l'esprit sportif (p. 72).

À l'heure d'un nouveau lock-out dans la LNH, il convient d'étudier ces pages qui se terminent sur le départ des Nordiques vers Denver (Colorado), ville américaine où ils ont gagné, dès leur arrivée, la coupe victorienne de Lord Stanley, et ce qu'il a pu signifier, dans l'identification projective, pour les amateurs québécois.

Le deuxième « vingt » porte essentiellement les « valeurs » transmises dans l'univers du hockey. Côté éthique, Grondin s'intéresse aux blessures, aux salaires, mais aussi aux effets du marché, notamment dans la vente des Nordiques de Québec. On y apprend entre autres que les blessures, comme les batailles, appartiennent à la tradition du hockey et que les grands joueurs ont eu de la difficulté à s'exprimer dans une ligue qui tolère l'accrochage et qui ne punit pas les coups à la tête, d'où le nombre élevé des commotions cérébrales. Or, si les joueurs qui courent de tels risques gagnent des millions, c'est parce que le marché dans lequel ils « évoluent », schéma sur l'évolution des salaires à l'appui, le permet (p. 98). À l'heure d'un nouveau *lock-out* dans la LNH, il convient d'étudier ces pages qui se terminent sur le départ des Nordiques vers Denver (Colorado), ville américaine où ils ont gagné, dès leur arrivée, la coupe victorienne de Lord Stanley, et ce qu'il a pu signifier, dans l'identification projective, pour les amateurs québécois. Les plus belles pages sont ici consacrées au rapport au père, que nous avons nous-mêmes étudié ailleurs, et au statut étrange du « partisan » (p. 116-121).

Le dernier tiers s'intéresse à la face cachée du hockey, c'est-à-dire à des mécaniques que le commun des mortels ne saisit pas toujours. L'auteur y présente de petites manies, qui vont des superstitions aux expressions consacrées du hockey, tout en passant par la petite histoire de l'hymne national entonné dans tous les arénas, même si nous sommes en période de trêve. On y dévoile aussi des statistiques riches d'enseignement sur la culture de ce sport. En effet, les pages les plus scientifiques, le dada de Grondin, portent sur l'effet de l'âge sur la réussite au hockey. En effet, être né en début d'année, statistiquement, n'est pas sans incidence sur le développement du joueur dans les ligues mineures, majeures et professionnelles. Les statistiques sont affolantes : « Plus des deux tiers des joueurs, résume l'auteur, parfois même plus de 70%, sont nés dans les six premiers mois de l'année » (p. 141). De même sur les qualités des droitiers et des gauchers qui n'ont sans doute pas les mêmes chances de réussir dans un jeu qui s'est latéralisé. Les dernières minutes de la troisième période s'attardent au rôle particulier de la mémoire (oubli/biais) dans l'identification et la transmission du savoir au hockey, ce qui permet d'expliquer, par exemple, pourquoi l'amateur a tendance à se doter d'une image « embellie » du passé (p. 182-183).

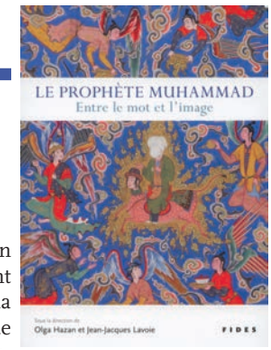
La prolongation est plus personnelle. L'auteur, qui a le goût de défendre ses héros

suite à la page 24

suite de la page 23

de jeunesse, explique combien, si on prend le temps de regarder les statistiques et les records, le cas Wayne Gretzky a été fascinant dans l'histoire du hockey. *Le hockey vu du divan* se termine sur une liste de joueurs qui, selon le jugement du partisan, appartiennent à une sorte d'équipe d'étoiles dans la mesure où ils ont vraiment surpassé tous les autres (p. 207).

Une fois la dernière page tournée, on en voudrait encore ! L'ouvrage est fluide, riche et fort suggestif. Grâce à ses photos, ses schémas et ses *stats*, il permet de se faire une autre idée du hockey. Il pourrait sans doute être complété par un autre livre qui s'intéresserait cette fois aux problèmes ethnicopolitiques posés par le hockey professionnel en tant que sport spectacle d'identification en Amérique. On y expliquerait par exemple que le hockey pratiqué chez nous est d'origine victorienne. On y présenterait le traitement, souvent basé sur des préjugés, réservé aux joueurs Québécois francophones, aux Européens, mais aussi la véritable révolution que ce sport a connu après la découverte, lors de la Série du Siècle, du style soviétique, l'épisode de l'Association mondiale de hockey (AMH) et la mise sur pied du hockey féminin. On pourrait enfin rattacher l'histoire du hockey canadien et la politique. Tout cela pour dire que, désormais, on ne devrait plus gloser sur le hockey en simples amateurs, mais l'étudier et le questionner à fond afin de le faire évoluer, des petites glaces aux plus grandes. Voilà le premier pas qu'a accompli le professeur passionné de hockey Simon Grondin, et ce n'était pas rien ! ❖



Olga Hazan et Jean-Jacques Lavoie
Le Prophète Muhammad : Entre le mot et l'image

Montréal, Fides, 2011, 188 pages

Difficile de ne pas se rappeler la polémique sur la représentation du prophète Mohammed sous la forme de caricatures entrainant une forte contestation dans le monde musulman. C'est à partir de la notion de la représentation que la professeure en histoire de l'art de l'Université de Montréal, Olga Hazan organisa une série de conférences sur l'évocation du Prophète de l'Islam. Cette série prendra la forme d'un ouvrage collectif, sous la direction de Mme Hazan et de Jean-Jacques Lavoie, professeur en études bibliques de l'Université du Québec à Montréal, *Le prophète Muhammad. Entre le mot et l'image.*

L'objectif d'Hazan est de faire connaitre les différentes représentations de Mohammad à travers le temps. Pour ce faire, un corpus de sources variées (textes religieux et philosophiques, romans, cinéma et bien d'autres) est utilisé par les auteurs afin de saisir les deux éléments clés de l'ouvrage, le mot et l'image. Le livre offre une vaste gamme d'analyses pour le moins intéressante sur le personnage, en plus d'être formateur sur certains aspects de l'Islam. On peut citer par exemple deux zones géographiques d'interprétations étudiées par les chercheurs. L'Orient qui d'une part respecte au plus haut point le Messager, ses paroles et ses écrits, mais reste d'ailleurs ambivalent quand il est question de la représentation physique du prophète. L'interprétation de l'Occident sur Mohammad est relativement variable selon la période et le contexte. Tantôt païen durant le Moyen-Âge, source de curiosité durant la Renaissance, diable pendant la Réforme et héros durant les Lumières, on peut dire qu'il est comme le mentionne l'auteur Jean-René Milot, un prophète aux visages multiples. Il est également question de l'interprétation faite de Mohammed dans le septième art. On peut citer le plus connu de ceux-ci, *Le Message* de Mustapha Akkad où Mohammad n'est pas représenté.

La force de l'ouvrage d'Hazan est de s'appuyer sur ces différents collaborateurs, de leurs différents domaines d'études afin d'y dégager une critique somme toute intéressante. En sachant que certaines représentations du Prophète de l'Islam ont été produites et commandées par certains hommes politiques musulmans, Hazan explique qu'« elles visent à légitimer l'Islam comme une entité culturelle et politique ». Elle ajoute :

> Que la réception de ces images fasse l'objet d'une résistance plus forte aujourd'hui que jadis, en Occident comme en Orient, pourrait s'expliquer, pour les uns, comme la manifestation d'un eurocentrisme qui veut que l'Occident soit toujours le héros de l'épopée du progrès humain et artistique, et que le reste demeure secondaire, et pour les autres, comme une réaction à l'image négative de l'Islam et de son Prophète que projette l'Occident depuis de nombreux siècles (p. 146-147).

On voit dans cette analyse pertinente qu'est l'ouvrage d'Olga Hazan, toute la complexité de nos sociétés en Orient et en Occident. L'ouvrage comporte une note biographique des auteurs ainsi qu'une postface de Jean-Jacques Lavoie, un livre à découvrir.

Frédérik Farid Borel

Au cours des six dernières années, près de 500 comptes rendus d'essais québécois ont paru dans Les Cahiers de lecture.

Les numéros précédents sont disponibles à la boutique internet de L'Action nationale.

www.action-nationale.qc.ca

Agriculteurs

PORTRAITS SANS CADRE

Robert Laplante

Suzanne Dion et Pascale Tremblay
Ces gens qui changent la terre
Montréal, Les éditions La Presse, 2012, 183 pages

Ce n'est pas la maquette de couverture qui invitera à la lecture. Franchement c'est plutôt terne et convenu pour un livre qui aspire à faire connaître l'innovation et les innovateurs en agriculture. Cela dit, l'ouvrage ne manquera pas d'intéresser ceux et celles que le sort des campagnes et de l'agriculture intéresse. Ils n'y trouveront pas cependant le « portrait de l'état de l'agriculture au Québec » que promet le communiqué de presse. Le livre présente vingt portraits d'agriculteurs et d'acteurs du secteur agroalimentaire en qui les auteures reconnaissent des innovateurs dont elles nous présentent les succès et nous résument les parcours.

Les initiatives présentées visent à rendre compte de la diversité d'une agriculture que les auteures reconnaissent autant qu'elles la souhaitent, plurielle et audacieuse. Fromage, syrop d'érable, agneau, épices boréales, le spectre est immensément large. Les exemples touchent tous les domaines de la filière, de la ferme biologique artisanale aux entreprises qui exportent sur les marchés internationaux, mettant en évidence tantôt les innovations technologiques ou les nouvelles pratiques agronomiques, tantôt les nouveaux rapports entre les producteurs et leur environnement aussi bien naturel que social et industriel. On nous présente des gens entreprenants, inspirants dont les projets nous ouvrent autant de fenêtre sur leurs milieux.

Dans chacun des cas, le récit s'efforce de mettre en lumière la manière dont ces personnalités ont cherché à briser, contourner ou changer les règles des divers systèmes contre lesquels elles ont dû lutter pour s'imposer et imposer leurs réalisations. Les récits sont vivants, ils donnent bien à goûter le concret des choses en nous présentant le métier du cidrier, en nous faisant découvrir la ruse du céréalier qui lutte sans poison avec les mauvaises herbes et les insectes ou la détermination d'un éleveur à changer les pratiques pour limiter leur impact environnemental. À l'évidence, les portraits servent bien l'intention de l'ouvrage, ils font bien sentir le bouillonnement intellectuel et la passion, l'amour du métier.

C'est la loi du genre, les témoignages sont évidemment laudatifs. On a cependant droit à une présentation qui tente, en entrée de jeu, de cerner les enjeux de l'agriculture avec un certain recul critique. L'effort n'est pas vain mais il reste assez proche des critiques convenues et les lecteurs le moindrement au fait des problèmes du domaine vont les trouver assez faciles. Il n'y a guère de traces dans cette introduction et dans les courts textes qui chapeautent les divers chapitres, d'une perspective d'économie politique qui permettrait de comprendre les rapports de force, les conflits d'intérêt et les logiques contradictoires dans lesquelles s'inscrivent ces innovations et leurs porteurs.

L'ouvrage reste prisonnier d'une perspective qui néglige de faire voir que l'innovation ne s'oppose pas à un vague statu quo mais bien à des forces très réelles qui enserrent les acteurs dans des logiques qui, bien qu'abstraites, n'en conditionnent pas moins les actions concrètes.

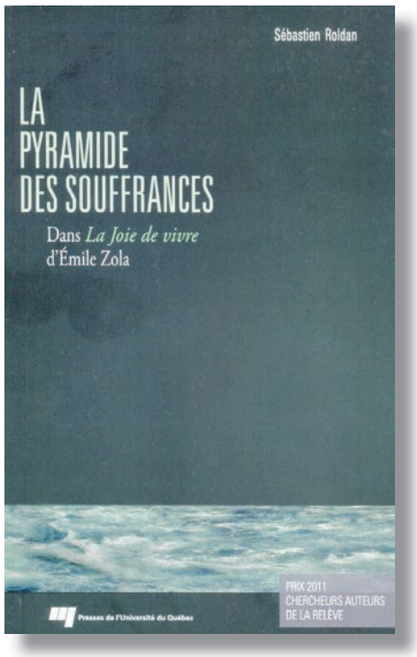
On reste en particulier assez étonné de voir à peine évoquée et mise en procès l'extrême concentration de la distribution alimentaire et la domination des géants mondiaux de l'agroalimentaire. Entre la terre et la table de grandes puissances économiques s'interposent qui façonnent tout autant la demande et les attitudes des consommateurs qu'elles déterminent les conditions d'offre qui, bien souvent, décident du sort des innovations comme des innovateurs. En n'accordant pas suffisamment d'attention à cette caractéristique fondamentale de l'agriculture, l'ouvrage reste prisonnier d'une perspective qui néglige de faire voir que l'innovation ne s'oppose pas à un vague statu quo mais bien à des forces très réelles qui enserrent les acteurs dans des logiques qui, bien qu'abstraites, n'en conditionnent pas moins les actions concrètes. L'agriculteur comme le consommateur n'est pas dans un rapport égal ou symétrique devant ces puissances. Pour se développer il a besoin de s'organiser, de se donner la force du collectif et il a besoin également de l'État pour fixer des règles servant le bien commun. À cet égard, l'ouvrage laisse vraiment le lecteur sur son appétit, il ressentira quelques pincements ou même des crampes devant plusieurs insinuations concernant le rôle soi-disant éteignoir du syndicalisme. Il y a aussi de quoi ressentir quelques démangeaisons à ne voir traiter du rôle de l'État que par l'exemple d'un agronome en lutte contre l'inertie de son ministère. Ce sont là des relents de partis pris qui n'étonneront pas ceux et celles qui sont familiers avec le Rapport Pronovost auquel a collaboré l'une des auteures.

Ils auraient été pris en compte que ces aspects auraient permis d'inscrire l'ouvrage dans un autre registre. Tout en savourant ces portraits et en appréciant la qualité de ces pionniers en leur domaine, le lecteur aurait été à même de réaliser que le développement de l'agriculture ne résultera pas de l'addition d'autant d'initiatives mais bien de leur multiplication ordonnée. Et une telle chose ne relève pas d'abord de l'initiative des personnes mais bien du cadre et des moyens définis par une Politique agricole susceptible de l'encourager et de la soutenir. Les portraits auraient été mieux servis s'ils avaient été livrés en référence à un tel cadre dont les caractéristiques auraient dû être mieux définies pour nous aider à comprendre le sort que l'avenir réserve à l'innovation. La politique agricole du Québec se fait toujours attendre, et on aurait aimé que ce livre contribue à en identifier quelques paramètres nécessaires pour lui donner la pertinence requise.

Tous ces témoignages sont intéressants, toutes ces initiatives sont stimulantes, mais un fait demeure, leur cohabitation doit obéir à des règles qui fixent les conditions qui définiront la part de leur contribution au développement économique et au bien commun. Toutes ne sont pas équivalentes ni d'égale importance pour le développement optimal du monde agricole. L'agriculture plurielle que vante l'ouvrage ne se définit pas d'abord par la seule valorisation de la diversité mais bien par l'harmonisation des finalités qu'elle doit servir et par l'ordonnancement des moyens pour l'orienter et la soutenir. Toutes les innovations n'ont pas la même portée, elles ne conduisent pas toutes aux mêmes choix de société. Et cela, la plupart des innovateurs ici présentés le laissent bien entendre. L'ouvrage aurait gagné à mieux expliciter ce que cela implique pour la compréhension des enjeux. ❖

LA SOUFFRANCE ENTRE LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE

Louis Perron



Sébastien Roldan
La pyramide des souffrances dans *La joie de vivre* de Zola

Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 192 pages

L'auteur est doctorant en études littéraires à l'UQAM et à Paris Ouest-Nanterre. Cet ouvrage, un mémoire de maîtrise défendu à l'UQAM en 2009, a remporté le prix 2011 « chercheurs auteurs de la relève ». Si le titre évoque clairement le volet littéraire de l'ouvrage, le sous-titre en révèle le complément philosophique : « Une structure schopenhaurienne ». Le propos de cette étude de facture universitaire est en effet de croiser littérature et philosophie. Dans le cas, il s'agit de réunir deux auteurs du XIXe siècle, le romancier Émile Zola (1840-1902), figure majeure de la littérature française, et le philosophe Arthur Schopenhauer (1788-1860), figure atypique mais annonciatrice du XXe siècle et qui connut une vague importante en France à partir de la fin des années 1870, en particulier chez les littéraires parisiens.

L'ouvrage veut analyser la manière dont un thème philosophique – en l'occurrence le pessimisme schopenhaurien – est abordé par un écrivain. Le corpus littéraire abordé est un roman méconnu de Zola, *La joie de vivre* (1884), le douzième des Rougon-Macquart (1871-1893). Exprimé en termes techniques, cela revient à chercher la manière dont l'élément philosophique ou « philosophème » schopenhaurien est « fictionnalisé », c'est-à-dire comment il est inséré de l'extérieur dans un contexte de fiction (p. 2-3). L'objectif et l'ambition sont d'offrir une lecture novatrice de l'œuvre et d'en interroger la valeur philosophique en proposant une réponse inédite au problème qu'elle pose (p. 28).

Pour répondre à la question posée, Roldan se concentre sur les thèmes de la douleur, du malheur et du mal de vivre. Roman à portée métaphysique, centré sur la notion de pessimisme, *La joie de vivre* soulève en effet la question de la valeur de l'existence humaine : la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Il recourt donc à une méthode thématique à laquelle il joint une analyse structurale (p. 25) au sens où il s'intéresse au système formé par les personnages, à la manière dont ils incarnent la douleur et le malheur (p. 20, 24). Voici délimitée l'étendue de l'étude : « le thème de la douleur en tant que modalité déterminante du personnage » (p. 28) ; il s'agit d'« explorer la distribution de la douleur au sein du personnel romanesque » (p. 29).

L'ouvrage veut analyser la manière dont un thème philosophique – en l'occurrence le pessimisme schopenhaurien – est abordé par un écrivain. Le corpus littéraire abordé est un roman méconnu de Zola, *La joie de vivre* (1884), le douzième des Rougon-Macquart (1871-1893). Exprimé en termes techniques, cela revient à chercher la manière dont l'élément philosophique ou « philosophème » schopenhaurien est « fictionnalisé », c'est-à-dire comment il est inséré de l'extérieur dans un contexte de fiction

Roldan défend la thèse suivante : alors que Zola entendait initialement donner à la question du sens de la vie une réponse optimiste – très précisément réfuter le pessimisme de Schopenhauer –, *La joie de vivre* reproduirait plutôt la philosophie schopenhaurienne, faisant sien le pessimisme résigné qui caractérise celle-ci. Le sujet du roman devient à proprement parler la philosophie même de Schopenhauer qui se substitue au thème initial de la douleur. Pour étayer sa thèse, Roldan montre que les personnages se distribuent selon une échelle schopenhaurienne des degrés de souffrance, selon une hiérarchie pyramidale de la souffrance qui correspond à la distribution de la douleur au sein des protagonistes du roman, selon une échelle qui va du degré 0 au degré 4. Cette hiérarchie commande l'organisation de l'étude.

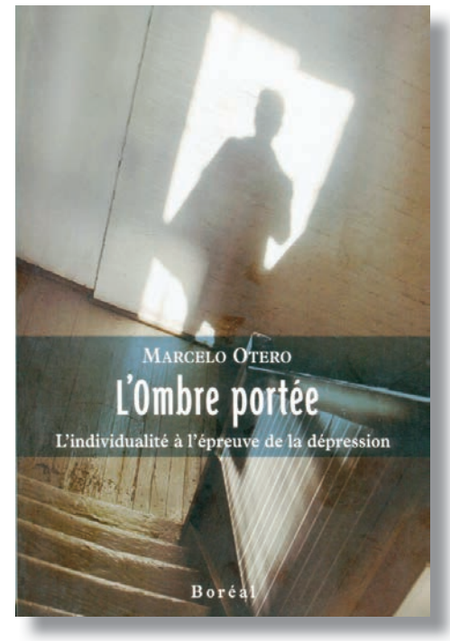
S'appuyant sur le renouveau de la critique zolienne, qui montre le décalage entre les intentions de Zola et l'œuvre écrite, et recourant autant aux notes préparatoires qu'au roman final, Zoltan offre une étude bien menée, à l'argumentation convaincante et rédigée dans une langue claire et maîtrisée. Elle permet de voir à l'œuvre, de manière concrète, l'assomption littéraire d'un problème philosophique et surtout d'une position philosophique déterminée. Cette illustration enrichit l'interprétation de *La joie de vivre* et par voie de conséquence, de l'ensemble de l'œuvre zolienne. C'est sans doute ce volet proprement littéraire qui convaincra le plus le lecteur de Zoltan. L'aspect philosophique pourra laisser davantage songeur, pour deux raisons. D'abord, Zoltan se concentre sur les « modalités du dialogue » qu'entretiennent philosophie et littérature, c'est-à-dire sur « la façon dont l'élément philosophique apparaît dans la littérature romanesque lorsqu'il y a été placé à dessein » (p. 2).

Le fondement théorique d'un tel examen demanderait à être davantage précisé et justifié. Une réflexion approfondie sur les liens qui se tissent entre littérature et philosophie appellerait certes un ouvrage plus considérable portant à la fois sur l'essentielle proximité de la littérature et de la philosophie comme sur leur irréductible et nécessaire différence. Quelles sont au fond les relations entre narrativité et conceptualité ? Il reste que le tout premier paragraphe du livre affirme d'emblée une thèse « forte » qui réclame précision et justification. En second lieu, l'auteur affirme avoir trouvé chez Zola une réponse à la question de savoir si la vie vaut la peine d'être vécue en ce que l'œuvre zolienne nous obligerait à nous poser précisément cette question. Cette réponse m'a semblé peu convaincante et, encore là, peu étayée.

Ces remarques critiques n'enlèvent rien à la valeur intrinsèque de la lecture de Zola proposée par Zoltan. On admettra d'emblée la difficulté d'aborder les relations entre la philosophie et la littérature. On pourra également se rassurer : l'auteur démontre à l'évidence une intelligence dont la maturation l'aidera sans aucun doute à répondre toujours mieux – s'il est possible ! – à la question du sens de la vie. ❖

PERFORMANCE, PRODUCTIVITÉ ET EXPÉRIENCE DÉPRESSIVE

Baptiste Godrie



Marcelo Otero
L'Ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression
Montréal, Boréal, 2012, 376 pages

On reproche souvent à la psychiatrie de traiter la dépression avec des médicaments alors qu'elle en ignore son fondement biologique et de faire fi, la plupart du temps, du contexte social et du sens donné à leur état par les personnes elles-mêmes. Au cours des dernières décennies, la psychiatrie serait devenue une science du repérage des symptômes et de la prescription, à tel point que les patients eux-mêmes se résignent à ne plus attendre de compréhension de leur psychiatre ou à s'étonner lorsqu'il se montre chaleureux et attentif: « Une chance que je suis tombé sur lui. Il est très disponible, très à l'écoute » (extrait d'entretien, p. 245).

C'est cet autre côté de la pilule, à savoir la façon dont les patients s'expliquent, se représentent et vivent leur état dépressif, et qui demeure un continent relativement inexploré, que Marcelo Otero s'attache à mettre en lumière dans son dernier livre *L'Ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression*. Plus précisément, il tente d'appréhender ce qu'il nomme « l'épreuve dépressive » en prêtant l'oreille à soixante Montréalais avec un diagnostic formel de dépression ayant participé à son enquête.

Dans les premières sections de l'ouvrage, il élabore un cadre théorique empruntant à l'univers conceptuel des sociologies de l'individu de Martucelli et de la dépression d'Ehrenberg. Il situe la dépression en tant que révélateur des normes sociales qui nous placent en situation d'impuissance, nous donnent le sentiment de ne pas être l'individu flexible et performant que l'on devrait être. La part du lion est ensuite laissée, dans les sections ultérieures, à de nombreux extraits d'entretiens classés et analysés de manière thématique et qui constituent la force de l'ouvrage.

Dans un monde de la dépression « organisé en premier lieu pour les médecins (et leur autorité institutionnelle) et les médicaments psychotropes (et leur autonomie d'usage) » (p. 246), peu de place est laissée aux causes avancées par les personnes pour expliquer l'étiologie de leur dépression. Lorsqu'elles sont interrogées sur celles-ci, ce sont les explications liées au monde du travail qui prédominent, devançant largement les explications liées à l'héritage et à l'environnement familial.

Au final, l'ouvrage [apparaît] comme une étude serrée, du point de vue des personnes aux prises avec l'épreuve dépressive, de l'entrelacs des rationalisations auxquelles elles font appel pour rendre compte de leur situation, des rapports complexes qu'elles nouent, souvent seules et démunies, face aux acteurs de la santé et, ultimement, des nouvelles normes de l'individualité contemporaine.

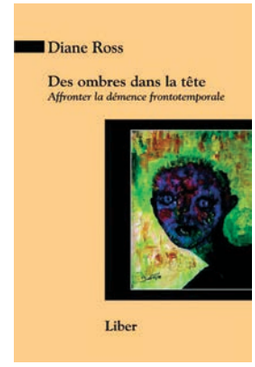
Usure, fatigue, stress, travail sans qualité, pression à la performance... les témoignages nous plongent dans l'univers du « trop de travail » et d'un marché du travail aux conditions dégradées. À propos d'un centre d'appels téléphoniques, une personne pointe le harcèlement qu'elle subit: « C'est trop dégueulasse le monde du travail. Je n'en peux plus. Des emplois de réceptionniste, je n'aimais pas ça non plus. C'était 300 appels par jour, c'était stressant. Et le harcèlement psychologique [...] ». Ailleurs, une autre dit subir une « une grosse pression » pour « livrer la marchandise » (p. 194). D'autres fois encore, les personnes s'attribuent la responsabilité de leur échec et jugent qu'elles en ont « trop pris ».

Face à ce trop-plein de « mauvais » travail et de relations sociales destructrices, c'est un défaut de relationnel qui est pointé du côté des psychiatres et des omnipraticiens responsables du volet médical du traitement. Consultations expéditives au cours desquelles le diagnostic, la prescription et l'arrêt de travail sont parfois réunis dans la même consultation, prise sans rendez-vous. Tout se passe comme si les personnes dépressives étaient conscientes de ce qu'elles pouvaient et ne pouvaient pas obtenir de la part des techniciens compétents de la synapse qu'ils rencontrent. Elles réduiraient ainsi leurs attentes à des prescriptions pharmacologiques avisées qui ne les laissent pas K.O. et leur permettent de « fonctionner », selon une formule qui sert de véritable trame de fond au récit des personnes interviewées par Otero.

Dans cet univers médical, le relationnel semble relégué à d'autres intervenants – travailleurs sociaux, thérapeutes ou psychologues – qui placent l'écoute au centre de leur pratique. Fait intéressant, l'expérience des interviewés est radicalement différente avec les omnipraticiens lorsqu'il s'agit de leurs médecins de famille (« mon » médecin) qui les connaissent depuis longtemps et qui sont, dans l'ensemble, appréciés. Dans ce cas, les antidépresseurs sont moins imposés que proposés et les interviewés évoquent des rapports d'amitié et de confiance. Pourtant, les médecins de famille sont hors de portée de beaucoup de Québécois.

Si l'épreuve dépressive ainsi que les rapports que les patients établissent avec la nébuleuse des spécialistes et des experts qui les prennent en charge sont finement captés, on peut regretter que les témoignages soient traités sans égard aux caractéristiques socioprofessionnelles et aux histoires de vie des personnes. La parution d'un second ouvrage (en préparation) à partir de cette étude permettra probablement d'affiner l'analyse en tenant compte de ces caractéristiques.

Au final, l'ouvrage n'apparait pas tant comme une compréhension des raisons de la « démocratisation dépressive » (p. 18) comme l'annonce l'auteur dans son introduction, que comme une étude serrée, du point de vue des personnes aux prises avec l'épreuve dépressive, de l'entrelacs des rationalisations auxquelles elles font appel pour rendre compte de leur situation, des rapports complexes qu'elles nouent, souvent seules et démunies, face aux acteurs de la santé et, ultimement, des nouvelles normes de l'individualité contemporaine. Nul doute que cette enquête nourrira le débat dans le champ de la santé mentale, au sein tant de l'université que des milieux des professionnels de la santé, qu'ils soient praticiens ou gestionnaires en position de décider des orientations en matière de politiques publiques de santé mentale. ❖



Diane Ross
Des ombres dans la tête. Affronter la démence frontotemporale

Montréal, Liber, 2012, 132 pages

Ce témoignage est l'un des plus poignant qu'il m'aie été donné de lire tant la situation qu'il évoque dépasse l'imagination, car comment, en effet, prétendre comprendre l'expérience que constitue un diagnostic de démence frontotemporale. C'est pourtant l'un des objectifs avoués de cet ouvrage petit par la taille, mais grand par le propos, qui veut sensibiliser et informer sur cette terrible maladie et sur ses conséquences. À travers sa démarche, l'auteur apprivoise sa situation, mais elle veut aussi laisser aux siens un gage de son amour.

Si la lecture de ce livre est parfois difficile, elle est aussi une forme d'hommage à celle qui raconte ce changement de vie radical que constitue cette maladie pour laquelle il n'existe pas de traitement et qui à terme, la fera mourir à elle-même sans pour autant disparaître. En nous racontant ce qui deviendra son nouveau quotidien, Diane Ross nous fait découvrir que le système de santé ne fonctionne pas toujours aussi mal que certains le pensent. L'accompagnement de l'équipe du Centre Lucie-Bruneau lui procurera un certain nombre d'outils qui lui permettront de mettre en place des stratégies qui pallieront ses difficultés pour un temps. Les proches seront également rencontrés afin de leur permettre de mieux saisir les conséquences de la démence frontotemporale.

Tout en réfléchissant sur la solitude et la dépossession de soi, l'auteur nous livre aussi toute la richesse que recèlent les relations humaines. La solidarité dont fait preuve l'entourage et le respect des limites de chacun par la malade sont d'autant plus touchants que l'on saisit un peu mieux ce que l'expérience a d'extrême (pour reprendre les termes de l'un des membres de l'équipe soignante).

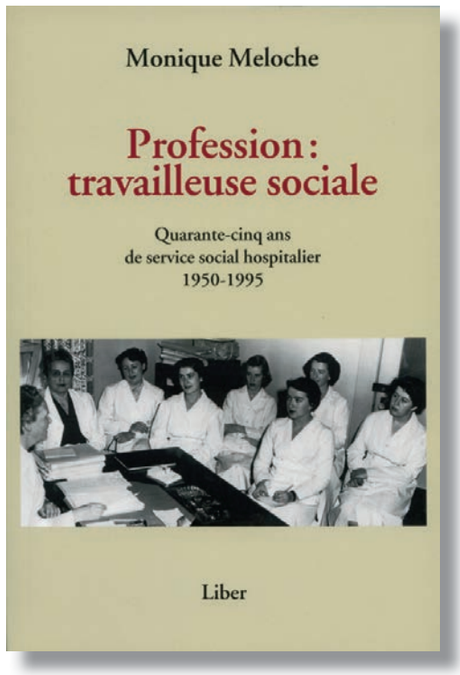
Le ton que l'auteur adopte dans son écriture force l'admiration tant il est empreint de justesse et de vérité. L'expérience de cette grande dame conforte dans une vision d'une humanité faite de héros ordinaire dont l'authenticité et le courage enrichissent notre commune expérience.

Josée Lacourse

commanditaire du souper-conférence 2012 de L'Action nationale

UN PARCOURS DE TRAVAIL SOCIAL

Katharine Larose-Héber



Monique Meloche
Profession : travailleuse sociale. Quarante ans de service social hospitalier 1950-1995

Montréal, Liber, 2011, 244 pages

Le récit que nous livre Monique Meloche trace le portrait d'un parcours professionnel en service social, avec ses embuches et ses détours, mais toujours passionné; aux résonnances plutôt individuelles que collectives, mais tout même emblème d'une époque fondatrice. C'est de sa propre expérience à titre de travailleuse sociale en milieu hospitalier dont il est question dans ce livre, laquelle est ancrée dans des contextes sociohistoriques spécifiques desquels elle a émergé. Ainsi, l'arrière-plan de ces mémoires est constitué de multiples visages à la fois lointains et pourtant si familiers, ainsi que des mouvements créés par les nombreuses transformations sociales ayant forgé le Québec tel que nous le connaissons aujourd'hui.

De l'aveu même de l'auteur, si l'ouvrage a été écrit en réaction aux discours un peu naïfs d'une génération nouvelle de travailleurs sociaux sur les fonctions et tâches de leurs prédécesseurs, ce livre se veut un « monument » permettant de faire revivre une page d'histoire qui est la sienne, mais aussi celle d'une profession. Par conséquent, on peut voir défiler le nom de ceux qui auront partagé ce parcours, une marque de reconnaissance, un remerciement sincère que madame Meloche adresse avec générosité et peut-être, une pointe de nostalgie. Marqué d'exclamations et de questionnements encore vifs, ce texte présente avant tout au lecteur la femme derrière la plume : avec humour, avec courage, mais aussi avec retenue. Ce récit n'est donc pas une autobiographie complète, elle n'en est qu'un fragment; il faut y lire un hommage, décrit à travers le souvenir de quarante ans de pratique.

C'est avec une précision soutenue, et donc volontaire, que l'auteur décrit les rôles de liaison – entre le patient, sa famille, l'institution et la communauté – de représentation, de coordination, entre autres fonctions, qu'ont joué les travailleuses sociales des milieux hospitaliers, ainsi que les difficultés qu'assurer la reconnaissance des besoins des patients en ces circonstances comportait, et ce, jusqu'à la toute fin de sa carrière. Le développement du service social au Québec est soudé à l'époque dynamique du développement de l'État-providence québécois, mais celui-ci ayant été remis en question, le travailleur social contemporain est appelé à redéfinir sa spécificité et à s'interroger sur la portée de ses interventions. Cela dit, il apparaît clairement que ces enjeux traversent l'histoire de la profession, et que le passé, toujours vivant, marque notre présent.

L'auteur nous invite à l'accompagner au coeur de ses souvenirs, à suivre ses pas dès l'instant où elle prit la décision d'étudier en service social, déjà bouillonnante d'un désir de «sauver le monde» qui ne la quittera plus. Ses débuts difficiles, accompagnés de réticences et d'évaluations sévères, ne feront que renforcer ses convictions. Elle nous rappelle une époque, qui n'est pourtant pas si lointaine, où les organismes sociosanitaires étaient divisés par la religion et par la langue. Travaillant dans les deux langues, Madame Meloche put intégrer ces deux «solitudes», allant et venant entre elles, nous offrant un portrait plus unifié qu'il aurait pu être pensé. Décrivant l'organisation des services au cours des années cinquante, elle invoque un système de normes en déclin, encore pénétré de la notion de péché dans la dispense des soins, la ligne qui délimite les bons, des mauvais pauvres.

Le développement du service social au Québec est soudé à l'époque dynamique du développement de l'État-providence québécois, mais celui-ci ayant été remis en question, le travailleur social contemporain est appelé à redéfinir sa spécificité et à s'interroger sur la portée de ses interventions.

L'auteur nous fait parcourir les divers établissements qui auront façonné son parcours. Elle nous introduit à ses débuts timides au Montréal General Hospital en 1952, qui est alors un milieu hostile au changement, aux conditions de travail difficiles et aux pratiques rigides. Elle nous raconte ses années à l'Occupational Therapy and Rehabilitation Center, à l'Institut Albert-Prévot et au Douglas Hospital. Avec un plaisir évident, elle se remémore son séjour à la Tavistock Clinic de Londres, au sein de l'unité pour les adolescents. Elle aura d'ailleurs, la chance d'y rencontrer Winnicott, qui aura, admet-elle, une grande influence sur son cheminement. Enfin, elle sera embauchée en 1968 à l'hôpital Notre-Dame, où elle travaillera jusqu'à sa retraite en 1995. Madame Meloche aura été, il va sans dire, une actrice importante et engagée dans les transformations de sa profession.

Bien que ce récit soit d'une richesse patrimoniale évidente, il est regrettable que certains enjeux aient été laissés dans l'ombre. Le ton du livre demeure léger, parfois même un peu candide, en dépit du sujet sombre discuté, à savoir le traitement de la folie dans notre société. L'auteur aborde, bien que très brièvement, le phénomène de la désinstitutionnalisation au Québec, en soulignant entre autres les enquêtes qui auront découlé du livre de Jean-Charles Pagé, *Les fous crient au secours* (1961), sans toutefois inclure le phénomène dans son contexte d'émergence, allant bien au-delà des frontières canadiennes et dont les échos se font entendre encore aujourd'hui dans la pratique du service social.

La critique du système médical, des normes et des injustices qu'il perpétue se fait très discrète; il apparait donc clairement que l'objectif n'a pas été d'analyser un parcours, mais bien de le décrire. Un nombre important d'anecdotes est proposé au lecteur, sans que la « voix » des patients, dont une page de l'existence nous est offerte, ne soit clairement entendue : l'expérience déshumanisante de l'hospitalisation, la stigmatisation, la souffrance ne sont qu'effleurées, et restent ainsi muettes, derrière l'épaisseur du récit et de la structure qui les abrite.

Le volet proprement «social» de la santé mentale reste à distance, bien qu'à travers les époques de nombreux groupes ou intellectuels l'eurent décrié, Foucault et Goffman en tête de liste, les mouvements d'antipsychiatrie et de psychiatrie communautaire, les réseaux d'organismes alternatifs, pour ne nommer que ceux-ci. Malgré ces omissions, l'histoire que nous raconte Madame Meloche en vaut bien la lecture, car elle témoigne d'une profession qui graduellement se définit, et qu'elle a, sans contredit, aidé à construire. ❖

Jean-Claude Marsan
Montréal et son aménagement. Vivre la ville. Textes choisis
Québec, PUQ, 2012, 304 pages

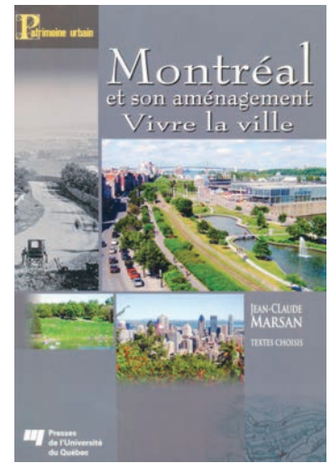
Publié à l'occasion de la remise d'un doctorat honoris causa de l'Université du Québec à l'architecte et urbaniste bien connu Jean-Claude Marsan, cette anthologie des textes rédigés entre 1980 à 2008, rend hommage à la quarantaine d'années d'engagement de Marsan pour la cause de l'urbanisme et à sa passion pour Montréal.

Trois grandes thématiques y sont abordées : la situation et le site géographiques de Montréal ; le patrimoine et le caractère urbains montréalais ; l'urbanisme et l'aménagement de notre ville. L'objectif central du volumineux ouvrage consiste à cerner l'identité de Montréal en décodant le « langage urbain » propre à la métropole du Québec.

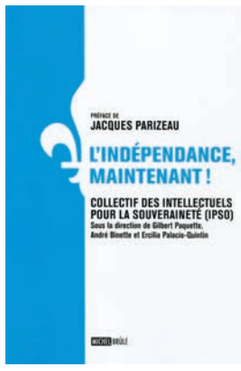
À travers ce langage urbain et sur une période relativement longue, Marsan aborde une foule de thèmes. Dans un texte datant de 1983, l'urbaniste insiste par exemple sur l'importance du fleuve Saint-Laurent et du Mont Royal comme marqueurs identitaires de notre ville. La « Montagne », comme la désignent les Montréalais, est chargée de symboles. Elle a servi de lieu de sépulture aux autochtones ; et plus près de nous aux blancs : juifs, protestants et catholiques se partagent son territoire. Elle est aussi devenue le lieu d'affrontement entre les deux communautés majeures du Québec. À l'Université McGill sur le sud-est s'oppose l'Université de Montréal. Au Westmount anglophone s'oppose l'Outremont francophone. Le fleuve quant à lui a été longtemps synonyme d'ouverture sur le monde, d'aventure, de liberté et de pénétration vers le centre du continent. Dans les années 1990 cependant et plus prosaïquement, cette ouverture sur le monde via le fleuve a été l'objet d'âpres débats entre partisans de l'appropriation de l'accès public au fleuve et ceux plus enclins au développement immobilier. Marsan nous décrit très bien les multiples pressions auxquelles a été confrontée la Société du Vieux Port de Montréal. Il traite de la même manière de nombreux dossiers tels que : le projet de parc-plage métropolitain, le centenaire du Mont Royal, la conservation du patrimoine urbain, la conservation des églises de Montréal, le complexe culturel de l'Orchestre symphonique de Montréal, etc.

La lecture de cet ouvrage parfois aride pour un profane permet cependant de suivre l'évolution de l'urbanisme et de l'aménagement du patrimoine montréalais durant ces dernières quarante années. Si le document s'adresse surtout aux urbanistes ou aux admirateurs de Jean-Claude Marsan, la présentation sur papier glacé abondamment illustré en fait un ouvrage de référence agréable à feuilleter et un document indispensable pour tous ceux qui s'intéressent le moindrement à l'histoire récente du développement de la métropole québécoise.

D.G.



Gilbert Paquette, André Binette, Ercilia Palacio-Quintin, (dir)
L'indépendance, maintenant ! Collectif des Intellectuels pour la souveraineté (IPSO)
Montréal, Michel Brûlé, 2012, 326 pages



Les Intellectuels pour la souveraineté, plus familièrement connus sous l'appellation IPSO, traînent leur bosse depuis 1995, année du dernier référendum sur la souveraineté du Québec. Vaille que vaille, année après année, ils réfléchissent sur le projet d'indépendance du Québec. Dans un monde intellectuel capricieux, souvent enclin à suivre les derniers courants de pensée à la mode, ils sont constants et demeurent fidèles à la pensée de Gaston Miron pour qui : tant que l'indépendance du Québec n'est pas faite, elle reste à faire. Ainsi, depuis plus de quinze années, ils alimentent le débat sur l'indépendance : fondement historique, viabilité, modalités d'accession et actualisation. Il faut leur rendre hommage, car le titre de leur dernier ouvrage – *L'indépendance, maintenant !* – ne prête pas à confusion. Dans un monde en profonde mouvance, il convient, selon eux, de faire l'indépendance du Québec rapidement. Il convient également d'actualiser le projet. C'est ce que la dizaine de collaborateurs et collaboratrices qui ont participé à la rédaction de l'ouvrage se sont efforcés de faire.

Le lecteur aura droit pour commencer à une préface d'une dizaine de pages de Jacques Parizeau. L'ancien premier ministre résume brièvement les grandes étapes de la « mouvance indépendantiste » avant de la relier à la crise financière actuelle aux États-Unis. Il mentionne également les raisons plus « affectives » qui font que des individus veulent l'indépendance (identité commune, langue, valeurs, cultures, etc.). Puis chacun des participants traite de la souveraineté sous un angle particulier. Gilbert Paquette, par exemple, nous parle du caractère existentiel de l'indépendance pour les Québécois, de sa nécessité et surtout de son urgence. Charles Castonguay expose le danger d'assimilation linguistique advenant le statu quo politique. Micheline Labelle développe les thèmes de la diversité et de la citoyenneté dans un Québec souverain. Elle semble se prononcer contre l'idée de citoyenneté québécoise proposée par le Parti québécois en se référant à Me André Binette qui juge inconciliable l'idée de citoyenneté québécoise dans un système de droit canadien. Ce même André Binette, quant à lui, expose l'explosive question du territoire d'un Québec souverain. Il se base sur les conclusions de la Commission sur la souveraineté créée en 1992 qui s'appuyait sur le droit international pour déclarer qu'en cas d'indépendance le territoire du Québec demeurerait tel qu'il est. Ainsi, en vertu de la « règle de l'uti possidetis » le Canada serait divisible, mais pas le Québec. Cette règle ne s'applique cependant pas au droit de la mer. Dans ce cas, c'est le droit international qui jouerait et aboutirait à un accroissement considérable du territoire maritime d'un Québec souverain.

Parmi les autres auteurs de ce recueil de textes, mentionnons peut-être le dernier chapitre, « Où va le mouvement indépendantiste ? », dans lequel Jocelyne Couture, professeure de philosophie à l'UQAM, se prononce sur les assises du mouvement indépendantiste québécois et sur les tensions qui actuellement l'agitent. Selon elle, ces assises reposent sur un idéal de justice et de démocratie, plus proche d'une sensibilité de gauche dont serait porteur une majorité de Québécois. Mais certains indépendantistes s'opposent à cette thèse et mettent davantage l'accent sur une dimension plus « conservatrice » des assises de ce mouvement, c'est-à-dire la conscience d'une particularité historique, l'attachement à une langue, la valorisation du passé. On reconnaît évidemment là les thèses de Mathieu Boch-Côté, auxquelles s'oppose Jocelyne Couture.

Bref, un ouvrage à lire pour ceux et celles qui tiennent à actualiser leur argumentaire indépendantiste.

D.G.

Une traduction attendue

MONTRÉAL POUR L'INDÉPENDANCE!

Gérard Beaudet

Jane Jacobs
La question du séparatisme. Le combat du Québec pour la souveraineté

Montréal, VLB éditeur, 2012, 192 pages

La ville et l'urbanisation auront été une véritable passion pour Jane Jacobs (1916-2006). Autodidacte, elle s'est fait connaître au tournant des années 1950 aux années 1960 en militant contre les grands travaux autoroutiers et immobiliers pilotés par le directeur du service des parcs de la ville de New York, Robert Moses, et en publiant *The Death and Life of Great American Cities*[1], un ouvrage phare dans le domaine de l'urbanisme et des études urbaines. Ce faisant, elle s'impose rapidement, tant aux États-Unis qu'au Canada, comme une des principales porte-paroles de la contestation de l'urbanisme fonctionnaliste et de la rénovation urbaine qui se pratiquent dans la plupart des villes nord-américaines depuis le début des années 1950.

Pour Jacobs, les villes sont au cœur du dynamisme économique et de la prospérité des sociétés[2]. Mais, elles sont aussi pour cette observatrice-militante le creuset d'une sociabilité, d'un vivre ensemble, qui est mis à mal par les grandes transformations qui ont cours et qui nécessitent la destruction de quartiers anciens et entraînent le bouleversement des modes d'habiter. Aussi refuse-t-elle de les sacrifier sur l'autel de la performance et de la rentabilité économique. Cette vision de la ville sera partagée et propagée par les animateurs des luttes urbaines, par les défenseurs du patrimoine urbain, ainsi que, plus récemment, par les tenants du nouvel urbanisme.

De ce point de vue, l'ouvrage de Jane Jacobs sur le combat du Québec pour la souveraineté peut sembler inusité. Du moins de prime abord. Mais, à y regarder de plus près, on se rend compte que, si la question de la souveraineté des nations n'est pas une préoccupation de premier plan dans l'œuvre de l'auteure, le biais par lequel elle aborde la question – en l'occurrence le rôle joué par la métropole québécoise dans le dynamisme de la province – s'inscrit en revanche en parfaite continuité avec ses écrits.

Jane Jacobs fait en effet de l'avenir de la métropole canadienne déchue et de son éventuelle accession au statut véritable de métropole québécoise le fondement de sa réflexion sur le séparatisme québécois. En d'autres termes, c'est parce qu'elle s'intéresse à Montréal qu'elle s'interroge sur le projet souverainiste québécois.

L'ouvrage comporte huit chapitres. Le premier fait valoir que les enjeux de société inhérents aux mouvements indépendantistes et aux sécessions sont trop facilement abordés en faisant fi d'une certaine objectivité qui seule permet d'éviter la radicalisation des positions des acteurs en présence. Le deuxième chapitre rappelle la lente érosion de la place occupée à l'échelle canadienne par Montréal et son glissement dans une position subalterne par rapport à Toronto. Jane Jacobs ne se contente toutefois pas d'évoquer cette inversion de positions. Elle souligne que cette évolution a pour toile de fond une culture économique coloniale axée sur l'exploitation des ressources naturelles. Or, pour cette dernière, l'accession à la souveraineté du Québec et la revalorisation du statut et du rôle de Montréal pourraient permettre au Québec de rompre avec une culture économique de l'enrichissement rapide (*Canada's get-rich-quick experience with resources*) qui a marqué l'histoire canadienne[3].

Le troisième chapitre est consacré à la séparation de la Norvège et de la Suède. Jane Jacobs montre que, si l'exercice a été ponctué d'épisodes de grandes tensions, il ne s'est pas moins soldé par une fin heureuse pour l'une et l'autre nations. Cet exemple permet à l'auteure de s'attarder par la suite à la problématique de la taille des pays et des entreprises (chapitres quatre et cinq). Elle entend ainsi contester le préjugé d'emblée favorable aux entités de grande taille, un préjugé d'autant plus tenace qu'il est validé par des faits eux-mêmes présentés d'entrée de jeu comme incontestables.

Les trois derniers chapitres portent spécifiquement sur le projet souverainiste et sur les ripostes qu'il a suscitées. Jane Jacobs s'intéresse pour l'essentiel à la décennie qui a précédé la tenue du référendum de 1980. Après avoir analysé la proposition Ryan de réforme de la constitution, elle conclut qu'« intégrer le principe de la dualité du Canada français et du Canada anglais dans une fédération de dix provinces est un problème insoluble » (p. 141). Toujours inspirée par l'exemple de la Norvège et de la Suède, elle dénonce ensuite (chapitre sept) la stratégie de la peur déployée par le camp fédéraliste. Pour Jacobs, rien ne permet d'accorder du crédit à l'hypothèse voulant que le Canada refuserait toute négociation avec un Québec souverain. Le prix à payer serait tout simplement trop grand.

Pas étonnant, en la circonstance, qu'elle critique la retenue affichée par René Lévesque dans les dossiers de la monnaie et de l'économie en général. Pour Jane Jacobs, non seulement la souveraineté peut-elle se justifier objectivement, mais elle est au surplus l'occasion de rompre avec l'idée bien ancrée au Canada que la prospérité n'est possible que dans le cadre d'une économie axée sur l'exploitation des ressources naturelles.

***

Cet ouvrage, paru en langue anglaise en 1980 et étonnamment traduit seulement en 2012, reste d'une grande actualité, même si le Québec a vécu deux référendums et a assisté, impuissant, à un rapatriement de la constitution. D'ailleurs, dans une entrevue réalisée en 2005 et reproduite en début du livre, Jane Jacobs persiste et signe[4], malgré les critiques sévères que s'est mérité son ouvrage dans les milieux fédéralistes.

Il ne s'agit évidemment pas d'endosser aveuglément les thèses de Jacobs. Il n'en reste pas moins que l'avenir de Montréal peut difficilement être pensé en faisant abstraction des réflexions proposées par une auteure qui n'a jamais craint la controverse. D'autant que, manifestement, le Reste du Canada ne se reconnaît plus dans Montréal tandis que le Québec semble toujours incapable de le faire autrement que de guerre lasse et en faisant souvent montre de mauvaise foi. Aussi me semble-t-il plus nécessaire que jamais de faire écho à une pensée qui donne la place qui lui revient à une grande ville dotée d'une résilience sur laquelle le Québec pourrait avantageusement tabler pour mieux s'affirmer. ❖

1 Publié en 1991 chez Pierre Mardage éditeur sous le titre *Déclin et survie des grandes villes américaines.*

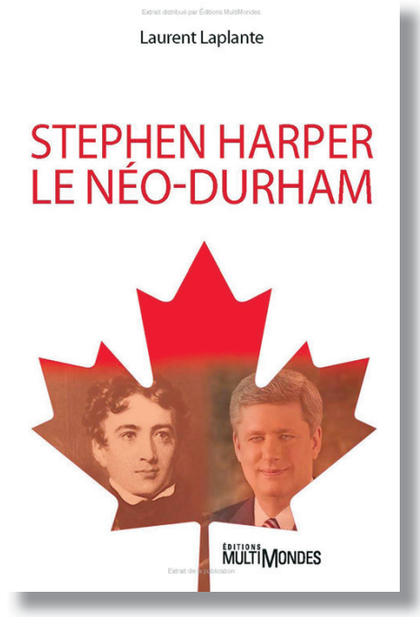
2 *Les villes et la richesse des nations* (1992, v.o. 1984), Boréal; *The Economy of Cities* (1969), Random House

3 Le Plan Nord du gouvernement Charest, de même que l'exploitation du gaz de schiste et des sables bitumineux, illustrent la pérennité de cette culture.

4 Dans une entrevue accordée en 1999 au philosophe et spécialiste de la ville Thierry Paquot, Jane Jacobs avait déjà adopté la même position. Elle y affirmait que les séparatistes québécois sous-estimaient l'importance du rôle de Montréal mais que c'était précisément Montréal qui rendrait la séparation possible (http://urbanisme.u-pec.fr/documentation/paroles/entretien-avec-jane-jacobs-505666.kjsp?RH=URBA_1Paroles)

VALEURS ET INTÉRÊTS DANS LA RÉSISTANCE

Robert Laplante



Laurent Laplante
Stephen Harper le néo-Durham

Québec, Éditions MultiMondes, 2012, 109 pages

Journaliste remarquable, essayiste rigoureux et commentateur avisé de notre vie nationale, Laurent Laplante livre ici un plaidoyer aussi implacable qu'angoissé. Le Québec n'a plus d'avenir dans le Canada, avance-t-il, Harper et sa gouverne s'inscrivent en droite ligne dans la politique du rapport Durham. Pour le Québec, l'alternative est aussi simple sur papier qu'elle est compliquée dans le réel : il faut en sortir ou disparaître.

Laplante porte dans des pages lumineuses un diagnostic implacable sur notre enfermement dans un Canada qui se recompose sans le Québec. Minorisation démographique consommée, marginalisation politique irréversible dans un régime qui pratique un mépris ouvert pour notre réalité nationale, tout cela décrit par le menu, Laplante est convaincant. Sur tous les plans le Québec est à la merci d'une majorité au mieux indifférente, au pire méprisante. S'il n'en sort, le Canada lui rétrécira sans cesse la marge de manœuvre et le condamnera à une régression politique dégradante.

La situation, estime-t-il, n'interpelle pas seulement les indépendantistes, mais tous les Québécois fidèles à eux-mêmes et à leur héritage, car le règne de Harper va modifier en profondeur et de manière irréversible le régime canadien. Laplante n'envisage cependant pas un seul instant qu'il y a ici une phalange d'inconditionnels du Canada qui est prête à tous les renoncements – y compris à la dignité. Son raisonnement repose encore sur l'idée que la loyauté au Québec d'abord est ici universellement partagée. C'est une illusion que neuf ans de corruption libérale auraient dû pourtant dissiper.

À ceux-là qui pensent qu'il ne pourrait s'agir que d'un mauvais moment à passer et qu'une alternance qui ramènerait au pouvoir les libéraux ou le NPD ou un parti né de leur fusion, Laplante sert une brillante leçon de politique. Les institutions aussi profondément modifiées ne se redressent pas facilement et il est illusoire de penser revenir au *statu quo ante*. D'autant plus illusoire que, le temps passant, les orientations conservatrices vont façonner les mentalités et déplacer le centre de gravité de la politique canadienne. L'obscurantisme dans lequel le plonge le gouvernement Harper va changer le Canada de manière si durable que le Québec, à qui le temps est compté, brûlera ses dernières énergies à essayer de surnager.

Laplante est convaincu qu'il n'y a qu'une façon d'en sortir : par un projet social-démocrate de souveraineté, un projet de centre gauche pour s'opposer aux valeurs de droite. Son plaidoyer est un classique du projet péquiste première manière. En cela, il est quelque peu anachronique même s'il consacre de brillantes pages à dénoncer la mollesse et l'évolution erratique de ce parti. Rédigé avant les dernières élections, l'ouvrage ne remarque pas le récent recentrage vers la gauche verte et sociale-démocrate du PQ. Mais ce n'est pas tant par ce retard sur l'actualité que par l'architecture de son argumentaire que l'ouvrage provoque malaise.

C'est le point aveugle dans la démonstration de Laurent Laplante qui reste attaché à la représentation des deux solitudes entre lesquelles il faudrait dresser des passerelles par le dialogue mettant en évidence les valeurs communes.

En effet, opposant les valeurs québécoises de gauche à un Canada de droite, Laplante atténue le rapport de domination, n'en faisant qu'une affaire de mentalité et de choix éthique. C'est ainsi qu'il s'attend à ce que les anglophones du Québec et les immigrants anglicisés qui forment l'essentiel du contingent de la population anglaise du Québec se détachent du Canada au nom de valeurs québécoises partagées dans un commun attachement à la démocratie et à la social-démocratie. C'est une attente d'autant plus angoissée que Laplante est convaincu que le « Québec francophone ne peut pas, dans l'état actuel de la démographie canadienne, contrer à lui seul la déferlante Harper ni même s'extraire de la Confédération » (p. 81). Le corridor est bien étroit pour définir une position qui permettrait de tenir un référendum gagnant.

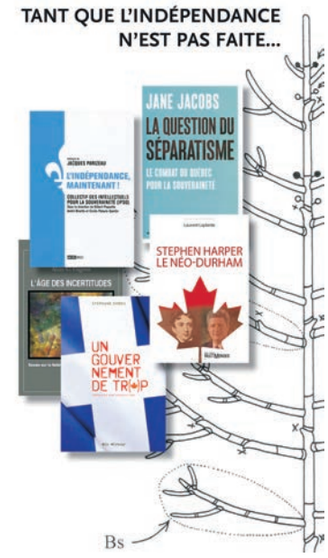
Reconnaissant lui-même que l'espoir est mince qu'une frange substantielle de la population anglaise ne rompe avec le Canada, n'hésitant pas à reconnaître sa position comme utopique Laplante n'en continue pas moins de plaider en faveur d'un tel rapprochement qui permettrait peut-être, pense-t-il, d'aller chercher au moins les quelques milliers de voix qui donneraient une majorité à un référendum sur la souveraineté. C'est une bien petite fenêtre sur l'optimisme et un pronostic assez peu mobilisateur que de penser l'avenir sur les moyens de séduire une minorité de blocage.

La faiblesse de raisonnement, ici, ne renvoie pas à la défaillance de la pensée de l'auteur, mais bien aux limites du paradigme dans lequel il pense le combat pour la nécessaire souveraineté. L'erreur consiste à penser que l'attachement aux principes du fédéralisme et au respect de la démocratie primera leur loyauté au Canada. On reconnaîtra là une certaine candeur qui marque profondément le mouvement souverainiste.

La politique n'est pas qu'affaire de valeurs, elle est aussi et surtout affaire d'intérêt. Pour faire changer les allégeances, il faut jouer sur les deux registres, sinon l'on se perd en parlotte, comme cela s'est produit depuis quarante ans que le PQ multiplie les déclarations d'ouverture sans entamer le vote massif de la population anglicisée. C'est le point aveugle dans la démonstration de Laurent Laplante qui reste attaché à la représentation des deux solitudes entre lesquelles il faudrait dresser des passerelles par le dialogue mettant en évidence les valeurs communes. Cette représentation masque la logique fondamentale des rapports entre cette minorité et la majorité. La population anglicisée du Québec, quel que soit son attachement déclaré à celui-ci, n'y vit pas comme une minorité, mais bien comme un avant-poste d'une majorité. Elle peut le faire parce qu'elle est soutenue par un dispositif institutionnel si puissant qu'il lui permet d'infléchir les rapports dans lesquels tente de l'inscrire la majorité francophone légitime.

En refusant de reconfigurer les institutions anglaises et en laissant jouer à fond la politique fédérale de concurrence des modèles d'intégration pour les immigrants, le Québec de la loi 101 s'est lui-même neutralisé tout en se berçant d'une dangereuse illusion de sécurité culturelle. Et il a laissé se constituer une population anglicisée dont l'essentiel du contingent démographique n'a rien à voir avec la minorité anglaise historique. Ce contingent vit et se pense dans la culture politique canadienne soutenu par des

suite à la page 33



suite de la page 32

institutions et un appareil médiatique qui lui fournissent l'essentiel de ses représentations.

Le plaidoyer de Laplante est incapable de saisir ce fait déterminant et du coup, il ne peut redéfinir le combat pour l'indépendance autrement que sur l'horizon du référendum et dans la rhétorique pédagogique. Il a beau se dire d'accord avec Vadeboncoeur et penser que le Québec devra « gouverner ou disparaître », son plaidoyer reste bien moins utopique qu'inoffensif. Pour ouvrir l'avenir il ne s'agit pas de triompher des solitudes, mais bien de se penser dans l'Altérité et apprendre à composer avec l'adversité. Vivre, c'est se poser et s'opposer. ❖

Stéphane Gobeil
Un gouvernement de trop
Montréal, VLB éditeur, 2012, 184 pages

Voici un petit manuel destiné aux militants souverainistes qui, au cours des années à venir, auront à faire du travail de communication politique en faveur de l'indépendance. Stéphane Gobeil s'est donné pour tâche d'équiper ces militants qui s'aventureront sur le terrain des discussions économiques. Il les a documenté sur la question des coûts, pour le Québec, de vivre avec deux gouvernements au lieu d'un seul. L'ouvrage, bien documenté tout en étant rédigé de manière très accessible et vivante, ne pourra satisfaire pleinement, me semble-t-il, les spécialistes de finances publiques ; il est par contre tout à fait adéquat pour ce qui est de préparer militants et sympathisants à la tâche de « leader d'opinion ».

Les utilisateurs ciblés trouveront une masse de faits et d'évaluations synthétiques portant sur l'action du gouvernement fédéral de même qu'une foule d'anecdotes très éloquentes quant à la mesquinerie de plusieurs décideurs opérant depuis Ottawa. Cette documentation montre les inconvénients de la fédération – et a contrario les avantages d'un État souverain – en considérant, dans une foule de secteurs, les coûts du dédoublement bureaucratique et en évaluant la part de l'intervention fédérale reçue par le Québec par rapport à la taille de sa population. L'auteur utilise des données officielles et a principalement recours aux comptes publics fédéraux ; il couvre par ailleurs vingtosix thèmes en commençant par les affaires étrangères et les affaires indiennes. À mon avis, un militant bien informé et surtout habile pour ce qui est de la discussion politique trouvera une foule de faits et arguments à mettre dans sa besace.

Redisons-le : l'ouvrage n'est pas destiné aux débats entre spécialistes et ne suffira pas à équiper ceux qui affronteront devant l'opinion les économistes au service du camp fédéraliste : il faudrait notamment déployer une rhétorique beaucoup plus technique que celle que l'on trouve dans le livre. Toutefois, l'ouvrage est approprié compte tenu de l'usage auquel il est destiné. Le livre part de deux prémisses : la première est que la bataille identitaire, cruciale lorsqu'il s'agit de lutte pour la souveraineté, a été largement gagnée par les nationalistes auprès de l'électorat francophone ; la seconde est que les électeurs québécois sont sensibles aux discours économiques formulés en termes d'intérêt collectifs tangibles (« What's in It for Us »). L'auteur considère en revanche qu'il existe beaucoup d'indécision quant à la faisabilité et la désirabilité économique de la souveraineté, surtout lorsque l'on met en balance la question de la dette publique ou que l'on fait miroiter les bénéfices du mécanisme de péréquation. D'où la nécessité d'un effort de communication systématique en la matière. Le préfacier du livre, Jean-François Lisée, remarque à ce propos que l'estime de soi des Québécois en matière économique est plus élevée qu'on le croit généralement et qu'il existe probablement dans la population un bon niveau de réceptivité envers le discours souverainiste pour peu que les indépendantistes eux-mêmes entreprennent d'occuper ce terrain des questions économiques.

Au cas par cas donc, Gobeil montre le coût important du fédéralisme et donne une bonne idée de l'ampleur de la bureaucratie (dont la taille n'a pas décru sous le régime des conservateurs contrairement à ce que l'on croit souvent). Cela lui permet de faire valoir avec force au fil des pages – et avec encore beaucoup de vigueur dans la synthèse finale – que, du point de vue de l'intérêt du Québec, l'indépendance sera très vraisemblablement une bonne affaire et ce, sans nier les apports de la péréquation. L'auteur explique dans une large mesure le caractère non rentable pour le Québec de la fédération par deux grands ordre de raisons : 1) le dédoublement de gouvernement est un phénomène bureaucratique coûteux et souvent peu efficace; 2) le gouvernement fédéral est le gouvernement des autres, celui de la majorité anglophone, et il est clair, lorsque l'on regarde ses dépenses, qu'il pense et agit en fonction des intérêts des majoritaires.

La lutte des idées est une réalité éminemment contingente et ce n'est pas parce que l'on s'est équipé et préparé que le point de vue que l'on défend prévaudra. Il est par contre évident que négliger de se préparer c'est donner l'avantage à l'adversaire. Le manuel de Gobeil constitue un apport solide parce que bien calibré en fonction du public ciblé ; j'ose espérer que l'auteur a d'ores et déjà entrepris d'identifier les principales répliques en provenance du camp fédéraliste.

Martin David Blais

L'INCERTITUDE DES NATIONS MINORITAIRES

ALAIN-G. GAGNON
L'ÂGE DES INCERTITUDES. ESSAIS SUR LE FÉDÉRALISME ET LA DIVERSITÉ NATIONALE
Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Prisme, 2012, 210 pages

« Les élites politiques canadiennes ont la responsabilité de réparer l'erreur historique de 1982. »
— Alain-G. Gagnon[1]

L'incertitude. S'il y a bien un substantif qui qualifie exhaustivement l'ère dans laquelle nous nous retrouvons, c'est bien l'incertitude. Salvatore Veca disait : « L'incertitude est source de beauté et de tragédie dans nos vies ». Les nations minoritaires bataillent effectivement entre cette beauté et cette tragédie. Elles sont d'une part menacées tant au niveau étatique que global, mais elles sont aussi partie intégrante d'un processus de revigoration pour le moins très intéressant. Cet ouvrage reflète bien cette nécessité de répondre aux incertitudes des nations minoritaires.

Alain-G. Gagnon est professeur titulaire au département de science politique de l'UQAM et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les études québécoises et canadiennes. On lui doit notamment l'excellent livre *Au-delà de la nation unificatrice : plaidoyer pour le fédéralisme multinational* et il s'est mérité de nombreuses reconnaissances dont le prix Trudeau.

Dans son ouvrage, Gagnon tente de répondre à un besoin institutionnel et culturel au Canada, en incluant aussi le cas catalan (Espagne), en proposant une conversation entre les minorités nationales composant le pays. Il propose la sortie du discours uniformisateur du gouvernement central et le rééquilibrage des diverses composantes pour en arriver à la réconciliation nationale : « [...] il nous faut maintenant chercher à repenser les voies de la réconciliation sur des bases nouvelles » (p. 155).

D'une part, les premiers chapitres de l'œuvre se concentrent sur les politiques linguistiques au Québec et sur leur impact comme catalyseur de référents identitaires. Il s'agit donc de mettre en relation ces politiques linguistiques avec les politiques canadiennes de bilinguisme et de multiculturalisme. D'autre part, cela amène l'auteur à contextualiser ces changements identitaires avec la mondialisation et les comparer avec les politiques adoptées par l'Europe. Il en vient donc à la conclusion que la justice et les pratiques citoyennes doivent être au cœur du processus de réconciliation pour revivifier le principe fédéral (p. 67).

En fait, ces politiques ont effrité le lien de confiance des minorités, surtout des Québécois, envers le gouvernement central qui a tendance à oublier que le pacte constitutionnel implique le partage de la souveraineté.

À partir de cela, l'auteur argumente sur l'importance de reconnaître le caractère plurinational du Canada et que, sans cette reconnaissance, la politique canadienne restera dans l'impasse. Il est donc question de réviser le fait que le Canada prône une politique multiculturelle alors que le Québec se tourne davantage vers l'interculturalisme et fait ainsi ressortir que nous assistons donc à deux régimes de citoyenneté distincts.

Pour Alain-G. Gagnon, il est donc question de contrer les politiques « d'endiguement », soit le fait de tenter de bloquer toute revendication des minorités, et de « contentement », soit le fait de répondre impulsivement à toutes les demandes de ces dernières, qui ont caractérisé la politique canadienne jusqu'à maintenant. En fait, ces politiques ont effrité le lien de confiance des minorités, surtout des Québécois, envers le gouvernement central qui a tendance à oublier que le pacte constitutionnel implique le partage de la souveraineté. Pour l'auteur, il s'agit d'habiliter les minorités nationales et de converser avec elles d'égal à égal.

Les derniers chapitres de son livre se consacrent à trois concepts bien importants : la reconnaissance, la réconciliation et la dignité. Alain-G. Gagnon souligne que le fédéralisme a été, d'une certaine façon, créé par les minorités et qu'il comporte en lui-même le germe de cette habilitation. En fait, cette reconnaissance envers les Premières Nations et le Québec est primordiale en ce sens où elle fournit le pas qui différencie la coordination de la subordination (p. 132). Le chapitre 6 de son livre appelle à la déconstruction des bases actuelles et à la reconstruction du concept de « culture fédérale » (p. 160). Cela permettrait ultimement de gérer la diversité, de voir la différence comme une beauté et non une tragédie. De solidifier l'incertitude qui garantit l'autodétermination et par extension, la dignité.

En conclusion le présent livre d'Alain-G. Gagnon a le mérite d'offrir une excellente réponse à la paralysie institutionnelle qui traverse le Canada. Il présente de façon équilibrée les avantages et les désavantages découlant tant du multiculturalisme et de l'interculturalisme. Je suis pour ma part un peu sceptique avec certains termes employés dans le livre, comme « *tolérance* », « *accommodements* » ou encore « *intégration* » parce qu'ils sous-tendent un esprit un peu indifférent et laisse entendre une continuation de la domination majoritaire. Je suis par contre profondément en accord avec l'auteur lorsqu'il est question de favoriser l'interculturalisme au détriment du multiculturalisme. L'auteur cite notamment Donald Forbes qui souligne que le multiculturalisme au Canada a surtout fait partie d'une « stratégie d'unité nationale » (p. 81) alors que l'interculturalisme se présente davantage comme un instrument de dialogue culturel qui implique un contact citoyen vivant.

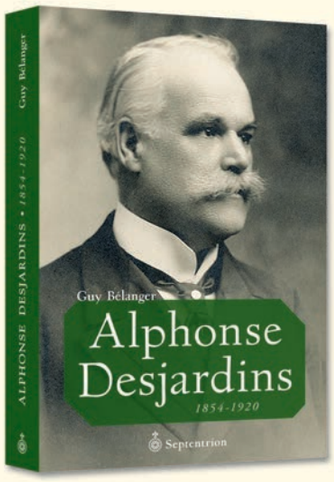
Finalement, j'ai adoré l'idée autour de l'habilitation. Habiliter une nation, la rendre apte, lui conférer la possibilité d'accomplir son destin. Habiliter les nations pour leur donner le pouvoir de s'écouter et de converser. Cette idée fait respirer un vent nouveau sur les débats entourant la question canado-québécoise et cela saura sans doute plaire aux lecteurs cherchant de nouvelles réponses. ❖

1 Gauvreau, Claude, « Orphelins d'un pays depuis 30 ans », *Journal L'UQAM*, vol. XXXVIII, no 14 (2 avril 2012).

On peut s'abonner aux ***Cahiers de lecture*** ou acheter des exemplaires des numéros publiés jusqu'à maintenant : à notre boutique internet, **www.action-nationale.qc.ca** ; en nous téléphonant, **514-845-8533** ou sans frais **1-866-845-8533** (carte de crédit) ou par la poste, **L'Action nationale, 82, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H2X 1X3**.

Visitez notre site pour connaître le contenu des numéros précédents.

S E P T E N T R I O N



GUY BÉLANGER

Alphonse Desjardins

1854-1920

Alphonse Desjardins est une figure marquante de notre histoire. Guy Bélanger nous fait découvrir un homme pragmatique, inscrit dans son époque, qui a contribué de façon exceptionnelle au développement social et économique du Québec.

«Une remarquable biographie.»
Didier Fessou, *Le Soleil*

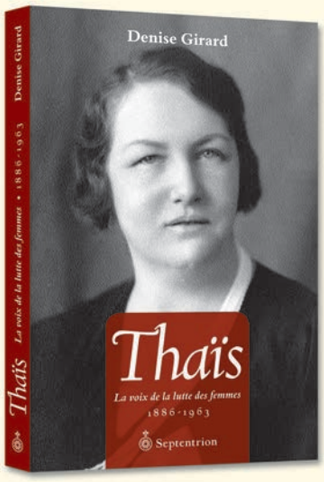
DENISE GIRARD

Thaïs

La voix de la lutte des femmes

1886-1963

Féministe de la première vague, Thaïs Lacoste-Frémont s'est employée avec beaucoup d'énergie à ouvrir aux femmes le chemin vers leur liberté. Issue d'une grande famille bourgeoise montréalaise, elle a réorienté la philanthropie dévolue aux dames de sa classe vers l'éducation civique et l'action politique.

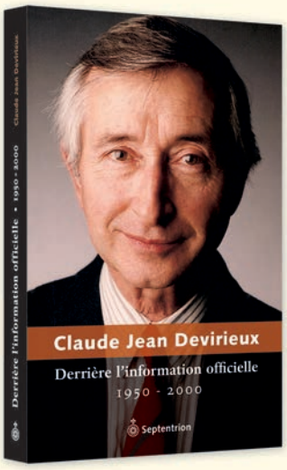


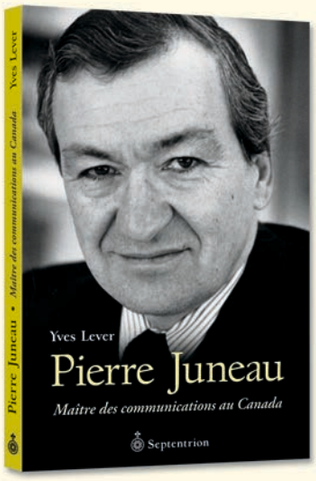
CLAUDE JEAN DEVIRIEUX

Derrière l'information officielle

1950-2000

Dans ce livre où le lecteur ira de surprise en surprise, Claude Jean Devirieux a décidé de révéler ce qu'il a appris, ce qu'on lui a dit et ce qu'il a parfois vécu au cours de sa grande carrière de journaliste. Ayant couvert de nombreux événements marquants, il estime que le public, en vertu du droit à l'information, a le droit de savoir ce qui s'est passé dans la dernière moitié du XXe siècle au Québec.



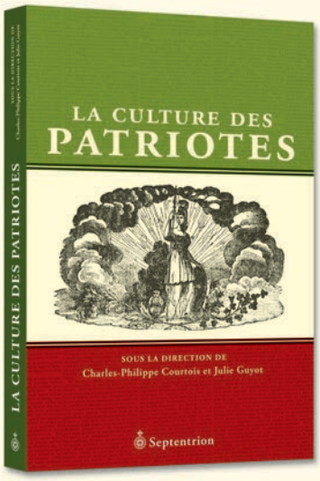


YVES LEVER

Pierre Juneau

Maître des communications au Canada

Grâce à cette excellente biographie, Yves Lever nous fait découvrir Pierre Juneau, un homme au parcours impressionnant qui a voué sa carrière professionnelle au vaste monde des communications. Celui qui a donné son nom aux Prix Juno a toujours su défendre les intérêts du Québec à l'échelle nationale.



Sous la direction de
CHARLES-PHILIPPE COURTOIS
et JULIE GUYOT

La Culture des Patriotes

Cet ouvrage collectif dirigé par Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot réunit des études de spécialistes de l'histoire des Patriotes et de l'histoire des idées au Québec qui se penchent sur la culture politique des Patriotes. Beaucoup de questions subsistent pour bien mesurer ce qu'était, en termes idéologiques, le mouvement des Patriotes.

Sous la direction de
LAURENT VEYSSIÈRE et BERTRAND FONCK

La Guerre de Sept Ans en Nouvelle-France

« *La Guerre de Sept Ans en Nouvelle-France* aborde sans gêne les facettes politiques et militaires d'un conflit qui est demeuré au cœur de notre mémoire collective. »
Dave Noël, *Le Devoir*

« Un recueil indispensable pour qui veut se faire une juste opinion sur cette guerre. »
Christian Vachon, *Le libraire*

GFB

Gestion François Beaudoin

- Évaluation d'entreprises → faisabilité.
- Transfert familial.
- Rachat par cadres.
- Ventes - Achats - Fusions.
- Services conseils en financement.

Une équipe multidisciplinaire
offrant tous les services requis
pour une transaction réussie.

819-397-4920